

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 10. — OCTOBRE 1903.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits



TABLE DES MATIÈRES DU N° 10

Notions sur la destinée de l'âme (<i>suite et fin</i>), par Ed. Grimard	577
Une statue ensorcelée	586
Vieilles notes (<i>suite</i>), par Léopold Dauvil.	594
Un remarquable médium en Australie, (<i>suite</i>), traducteur G. Béra.	601
Pensées philosophiques, par le Prof. Moutonnier	613
Le Fleuve de la vie, par Jules Moniot	615
L'Ame et les Rêves, par François Vallès	619
Manifestations en Amérique, par J. P. Johnston	623
Dans l'Invisible	628
Un épisode de la vie du chimiste Charles Gerhardt, par G. Béra	629
Fédérations spirites à Lyon	632
Conférence de M. Léon Denis	633
La Télégraphie sans fil. — Mort de M. Jules Allix, par A. Gromier	633
Boules en cristal pour médiums	635
A propos d'Anna Rothe	636
Une crèche spirite	636
Congrès international spirite, à Saint-Louis (Etats-Unis), en 1894	636
Nécrologie. — M. Hippolyte Garimond	637
Rhée l'ondine (<i>suite</i>), par M. A. B.	637

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. 1^{er} volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45^e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46^e ANNÉE.

N° 10.

1^{er} OCTOBRE 1903.

NOTIONS SUR LA DESTINÉE DE L'ÂME APRÈS LA MORT

(Suite et fin.)

CONCLUSION.

A mesure, qu'en notre étude, s'est épanouie dans son ampleur la doctrine spiritualiste, nous avons vu se lever progressivement le voile qui nous cachait bien des mystères. Nous savons ce qu'est la mort, comme nous savons ce qu'est la vie. Nous avons appris que le mal et la souffrance, dont nous paraissions être les victimes inconscientes, sont des dispensations dont il nous appartient d'utiliser les bénéfices, en ce sens que c'est dans les rudes

froissements que nous inflige la matière au sein de laquelle a involué notre monade divine, que nous apprenons à lutter contre elle et à nous en affranchir, par notre évolution vers l'esprit.

Quand nous aurons acquis la vision spirituelle, nous comprendrons que la Loi des rétributions équitables nous fournit, par les réincarnations successives, le moyen d'apurer le compte de nos iniquités passées, compte qui se solde progressivement. Cris et larmes, angoisses et douleurs sont par eux-mêmes les libérateurs, les rédempteurs attendus. C'est dans ce tout-puissant creuset d'épuration, que s'effectuent les métamorphoses, que se fondent l'égoïsme, les jalousies, les haines et d'où sortent les divines vertus de tolérance, d'altruisme, de fraternité universelle.

Ce qu'il y a de vraiment déplorable, c'est que les désastreux méfaits par lesquels s'est signalée l'Eglise, pendant une si longue série de siècles, aient fait déferler sur le monde une telle vague de matérialisme, que les trois quarts de notre Europe occidentale en ont été submergés. Une semblable réaction devait naturellement se produire; mais comme il arrive, dans toute réaction, le vase a quelque peu débordé. Par suite d'une méprise irraisonnée, l'on a confondu les religions officielles, avec la philosophie spiritualiste, rationnelle et scientifique qui doit leur succéder un jour, mais qu'ont indûment compromise les extravagances ecclésiastiques. L'on a méconnu la majesté de la vie humaine, ses origines, son rôle terrestre et ses futures destinées. Matérialistes, athées, positivistes, tous, infatués de leur prétendue indépendance intellectuelle, se sont insurgés contre toute tendance spiritualiste qui, pour aussi peu dogmatique qu'elle fût, n'en a pas moins été stigmatisée, sous l'inculpation de lèse-agnosticisme, et c'est dans ce esprit de nihilisme systématique, que pontifient dans leur église — car ils ont une église, eux aussi — tous les adorateurs de la sacro-sainte matière, avec l'intransigeance habituelle aux sectaires irréductibles.

Sectaires, c'est-à-dire intolérants et malveillants, ne le sont-ils pas, quand ils s'obstinent à croire ou tout au moins à dire que le spiritualisme — dont ils n'ont pas la moindre notion — s'inspirant de la doctrine judéo-chrétienne ne « préconise que la vie ultérieure, au détriment de la vie terrestre, ne se préoccupe que de réconcilier les hommes dans le sentiment de la misère et du néant de la vie présente et n'ouvre au monde condamné que la perspective d'un monde idéal, *imaginaire*, où toutes les injustices sont sensées devoir être réparées. »

Autant d'erreurs que de mots, dans ce passage que nous avons cité textuellement, et il en sera ainsi tant que l'on s'obstinera à confondre le philosophe spiritualiste — spirite ou théosophe — avec le chrétien dévoyé de son chemin par les malversations d'une religion de fantaisie.

Bien loin d'être considérée comme inutile et négligeable, la vie terrestre

est, pour le spiritualiste, l'indispensable phase préparatoire à la vie qui doit lui succéder. Il sait que c'est ici-bas qu'il progresse, qu'il travaille, non seulement pour lui-même, mais encore et surtout pour tous ses frères qui l'entourent et suivent la même voie que lui. Loin d'être égoïste et personnelle, son œuvre est collective. Il est, et il s'en glorifie, l'associé de tous les travailleurs dont il entend bien partager le labeur, sans restriction, ni privilège d'abstention. Il lui importe que la Cité terrestre reçoive toutes les améliorations possibles, afin que ses habitants puissent y trouver un champ plus favorable à leur évolution, c'est-à-dire à leur perfectionnement.

Pour lui, donc, et plus que pour tout autre, la vie présente a un sens et vaut d'être vécue — sinon pour y jouir d'un bonheur absolu, irréalisable dans les conditions actuelles, mais en vue d'un passé qu'il s'agit de réparer, comme en vue d'un avenir qu'il s'agit de préparer, puisqu'elle n'est nullement isolée dans la série des existences.

Si les matérialistes avaient quelques notions de la doctrine que nous défendons, ici, ils sauraient que la vie d'ici-bas est essentiellement le champ de culture où doivent être semés les germes et qu'aucun d'eux, dans l'avenir, ne pourrait parvenir à maturité, s'il n'avait été préalablement jeté dans le sillon terrestre.

Cette vie est l'un des anneaux nécessaires, sans lequel serait brisée la longue chaîne qui rattache, les uns aux autres, tous les essais, toutes les expériences, tous les efforts effectués et associés, en raison même de leur indissoluble solidarité. Aujourd'hui est la conséquence d'hier et demain sera la résultante d'aujourd'hui. Où donc nos contradicteurs peuvent-ils voir, dans cet âpre labeur ininterrompu, le mépris du présent, au bénéfice d'un avenir... hypothétique, « imaginaire », à les entendre.

Hypothétique, il ne l'est pas pour le spiritualiste et c'est justement cette conviction qui le distingue de ses adversaires, en ce sens qu'il est infiniment mieux renseigné qu'eux sur la nature et la signification de la vie présente, à laquelle s'en rattachent d'autres indissolublement. C'est en raison de la solidarité de ces vies successives, que la philosophie spiritualiste, nous le disons en passant, condamne si sévèrement le suicide qui n'est rien moins qu'une révolte, qu'une infraction coupable à l'ordre immuable établi par la nature.

En résumé, qu'est-ce qui différencie le matérialiste du philosophe spiritualiste? C'est que le premier n'admet, pour élément constitutif de tout ce qui existe, que la matière pure, tandis qu'aux yeux du second, cet élément est double, c'est-à-dire esprit et matière à la fois, puisque les deux n'étant que les pôles d'une même substance, se résument dans une entité qui n'est rien moins que l'étoffe, ou, en terme scientifique, le *Plasma* de l'Univers.

Or, chose singulière et vraiment significative, il arrive ceci, c'est qu'en

dépît des négations obstinées que nous venons de signaler, c'est vers l'esprit — tout au moins la synthèse de l'esprit et de la matière — que sont sensiblement entraînées les sciences modernes et officielles.

Alors que les savants les plus sérieux sont contraints d'avouer qu'ils savent de moins en moins ce que c'est que la matière, substance protéiforme qui recule, se dissimule, échappe aux analyses, disparaît sous l'objectif des microscopes... voilà qu'ils finissent par la voir se résoudre, non point en molécules, encore moins en atomes, mais en quelque chose d'intangible, d'impondérable, d'immatériel, enfin, sorte de vibration tourbillonnaire que constituent deux potentialités mystérieuses et inséparables qui s'appellent *Force* et *Mouvement*, c'est-à-dire *Vie*.

Ce n'est donc point « en soi » qu'existe la matière et c'est cependant à cette pseudo-substance, à ce fétiche sans nom, que les matérialistes surnommés prodiguent leurs hommages et engagent leur foi... si bien que lorsque les plus savants d'entre eux sont amenés, par leurs expériences, jusqu'au seuil de tel monde nouveau dont les horizons éblouissants s'entr'ouvrent devant eux. Que font-ils ces lucifuges assermentés? Ils ferment précipitamment leurs yeux à la lumière — à la lumière spirituelle — retournent en arrière et reprennent le cours de leurs errements habituels que l'on serait autorisé, ce semble, à qualifier « d'anti-scientifiques ».

Nous venons de le dire et l'on ne saurait trop insister sur ce point, c'est, entraînée par l'irrésistible évolution des idées, que la vraie science marche vers la grande synthèse unitaire, loi constitutive et fondamentale de la nature.

L'univers est *un*. Chacune de ses lois est une loi générale. Dans la sphère de ses virtualités, il englobe tous les êtres qu'il ne faut plus distinguer les uns des autres par les fictives dénominations d'organiques et d'inorganiques. Les barrières qui séparaient les règnes sont à tout jamais renversées. Les mêmes vibrations font palpiter l'atome minéral et les soleils de l'empyrée, en passant par la série des organismes de toutes catégories. Des bas fonds les plus obscurs, jusqu'aux plus hautes sommités lumineuses, s'étend la grande chaîne des vies dont tous les anneaux, sans nulle lacune, sont et demeurent inséparablement entrelacés.

La mort, cette prétendue mort qui était censée morceler la vie en tronçons irréparablement dissociés, n'est qu'une de ses phases normales, et cette vie universelle, de nature homogène, se manifeste avec une égale intensité dans tous les globes qui gravitent dans l'espace. De chacun d'eux rayonnent vers les autres des lignes de forces, de puissantes irradiations électriques, magnétiques, éthériques qui, par leur réciprocité d'actions, forment de tous ces centres individuels une confédération harmonique dont chacune des sonorités spéciales fait sa partie dans le concert universel, — cette musique des sphères dont parlent Pythagore et Platon.

Nous ne sommes donc nullement isolés sur notre globe, frère des autres globes, et s'ils paraissent devoir être étrangers les uns aux autres, par suite des énormes distances qui les séparent, ils n'en sont pas moins rattachés entre eux par des plans invisibles, des strates plus ou moins voisines et concentriques qui, sous les noms de mondes « astral, mental, dévakhannique », sont englobés dans le même éther où tourbillonnent lunes et soleils — simples étincelles émergées de l'inextinguible Foyer dont la splendeur illumine l'infini.

Eh bien, c'est en dehors de cette sphère où doit évoluer toute vie, en dehors du chantier cosmique universel, que les matérialistes pensent, raisonnent, dogmatisent et, à l'occasion, promulguent, avec autorité, leurs théories caduques. N'a-t-on pas vraiment le droit de dire que cette doctrine est anti-scientifique, si l'on entend par science vraie, c'est-à-dire indépendante, l'élan spontané avec lequel la pensée humaine aborde tous les problèmes, poursuit toutes les inconnues et s'engage résolument dans toutes les voies que nous ouvre la nature — ces voies fussent-elles prohibées par l'intransigeant « veto » des conciles académiques ou des cénacles officiels?

C'est en pénétrant dans cette large sphère d'évolution, que fait œuvre virile le libre-penseur digne de ce nom. Or, nous le répétons, n'est-ce pas hors de cette sphère que s'isolent les matérialistes, dans leur particularisme inhibitoire qui les évince de la République universelle des esprits? Refusant d'être les citoyens de l'univers, ils se parquent dans l'un de ses mondes les plus infimes et devant le royaume de lumière et de vie où tous sont conviés, c'est la mort qu'ils préfèrent, le néant sombre qu'ils ont choisi. Mais passons à d'autres considérations.

Parmi les matérialistes, il y a nombre d'hommes au grand cœur, de véritables philanthropes qui, affamés de justice, émus de pitié pour les faibles et les déshérités, voudraient les dédommager de leurs longues souffrances, dans une société meilleure, revue, largement corrigée et sur la bannière de laquelle serait inscrite, pour tout de bon, la fameuse devise dont on a tant abusé : « Liberté, Égalité, Fraternité »... non plus fictives ni menteuses, mais comprises et surtout appliquées. Et c'est pourquoi ces philanthropes, dignes de tous les respects et de toutes les sympathies, rêvent d'un bonheur terrestre à la poursuite duquel ils consacrent leurs efforts avec un dévouement que l'on ne saurait trop admirer.

Noble et généreux dessein auquel s'associent, certes, nos vœux les plus sincères, mais ce bonheur, si légitimement désiré, n'est-il point illusoire?... N'ayant jamais eu d'autre horizon que le cercle étroit qui nous enserme, ne croyant qu'au visible décevant, qu'au contingent qui passe, quelle garantie auront-ils, ces réformateurs, de l'heureux avenir de cette « Cité terrestre » qu'ils rêvent d'édifier sur notre monde éphémère?

Pour notre part, nous ne voyons pas trop quelle figure ferait, sur l'emplacement néfaste où l'on songe à l'élever, cet auguste Monument consacré au bonheur des peuples. Nous faisons, à ceux qui en projettent l'établissement, toutes les concessions imaginables. Nous admettons que ce monde nouveau où se trouveraient réunis, pour le confort, le bien-être et les jouissances des futurs citoyens de la Cité, les produits les plus étonnants d'une civilisation parvenue à son maximum de richesse et de splendeur, serait, certes, une admirable chose. Nous voyons, en imagination, notre terre métamorphosée, machinée, par l'ingéniosité des plus féconds inventeurs, en même temps que transformée, en tant que milieu social, par les progrès moraux et intellectuels de ses futurs habitants.

Quel merveilleux spectacle étale devant nous cette radieuse et incomparable vision! Quel monde idéal que celui où l'on ne verrait plus que des tribunaux présidés par des juges intègres et compatissants, que des gouvernants patriotes affranchis de toute ambition personnelle, qu'une association de gens honnêtes, débarrassés à tout jamais de coteries financières, de congrégations occultes, de corrupteurs de consciences, de compétitions de castes... terre régénérée d'où auraient disparu toutes les iniquités du passé, par la raison qu'il n'y aurait plus ni trônes, ni despotes, ni conquérants, ni guerres, ni frontières — rien d'autre, sur la surface entière des Etats-Unis des Deux Mondes, qu'une vaste confédération de peuples frères qui, la main dans la main, marcheraient à la conquête d'une richesse commune, d'un patrimoine national équitablement réparti entre tous les citoyens de cette admirable et véritable République, où à jamais serait assuré le triomphe de la Science et de la Raison, sur la foi aveugle, de la Vérité, sur le mensonge, du Droit, sur la force, de la Justice, sur les privilèges, de l'Amour, sur la haine et de la solidarité, enfin, sur l'égoïsme, source et cause de toutes les imperfections sociales.

Quel beau rêve! Et avec quel ravissement nous saluerions ce véritable âge d'or, cet Eldorado des poètes, des philosophes et des hommes au cœur généreux...

Mais, hélas! ne serait-ce pas dans une prison de pierre et de fer que seraient enfermés ces prétendus affranchis? Dans cette gigantesque casemate, sans autre horizon que l'horizon restreint de la terre, sans autre ciel que le ciel bas qui nous oppresse, n'y aurait-il plus d'illusions effeuillées, de rêves envolés, d'espérances déçues, de souffrances physiques, de tortures morales, de séparations éternelles et de douleurs inconsolables... puisque dans les rues de l'immense Cité, l'on entendrait sans cesse retentir, aux portes des maisons, le coup de marteau impérieux et lugubre que frapperaient, en passant, les conducteurs de corbillards.

Ah! revers de la glorieuse médaille! Ombre sinistre estompant le lumineux

tableau ! Terreur du lendemain, frisson de l'inconnu, épouvante permanente dont les ailes noires planeraient éternellement sur cette misérable terre flottant isolée dans l'espace et tout autour de laquelle l'on ne verrait que le néant — gouffre sombre et sans fond, où viendraient tour à tour disparaître les visions des poètes, les conceptions des philosophes, les découvertes des savants, l'amour des cœurs tendres et les vaines aspirations des âmes hautes que dévore la soif inextinguible de l'idéal !...

Se contenteraient-ils de cette lamentable perspective, nos réformateurs philanthropes ?

— Que faire alors ?...

— Que faire ? Renverser d'une irrésistible poussée les murailles de la prison terrestre, faire voler en éclats ses voûtes écrasantes pour revoir la divine lumière et respirer l'air des hauteurs, briser, enfin, les portes du sépulcre pour renaître et reconquérir l'inéluctable vie — en un mot, s'affranchir de la matière, de nature inférieure, en l'associant, en l'asservissant à l'esprit, seul dominateur et souverain.

Or, c'est justement à cela que n'ont jamais songé les matérialistes !

Et cependant, quelle ère de paix et de bonheur s'ouvrirait pour l'humanité si, au programme des néantistes, venait s'associer le programme de ceux qui voient plus haut et plus loin que les adorateurs de l'illusoire et de l'éphémère.

Quels admirables manifestes pourraient être lus à telle de ces belles fêtes du travail, que certains groupes socialistes ont coutume de célébrer au premier jour du mois de mai. Quelle noble phalange d'hommes formeraient les ouvriers de la grande œuvre collective, auxquels, après les labeurs de chaque jour et particulièrement au soir de la vie, seraient données l'espérance, plus encore, la certitude d'un lendemain consolateur. Quel chantier grandiose serait livré aux collaborateurs de cette évolution qui, solidaire des efforts douloureux du passé, aurait pour perspective la glorieuse vision des perfectionnements de l'avenir.

Ce n'est pas seulement la terre que nous avons pour patrie, c'est l'univers entier qui est nôtre à tout jamais, avec ses splendeurs et ses horizons illimités. Quelle force pourrait puiser le travailleur de l'heure présente, dans la conviction qu'après la chute de la toile, à la fin de l'acte qu'il vient de jouer sur la scène de ce monde — où abondent, hélas ! les incidents tragiques, — que cette toile se relèvera sur une scène nouvelle, où lui sera confié, suivant ses mérites, un rôle d'une toute autre importance, par le sublime « Impresario » de l'Univers, qui le donne, pour théâtre, tout cet univers, au gigantesque et merveilleux drame de la Vie.

Quelle consolation pour ceux qui sèment ici-bas dans les larmes, de savoir qu'ils récolteront leur moisson sous un nouveau ciel, dans un monde

de justice où, libérés de leurs entraves matérielles, ils jouiront d'un bonheur auquel les bonheurs de la terre, si rares et si courts, ne peuvent servir que d'avant-goût et comme de lointaine préfiguration.

Améliorons donc notre domaine transitoire, rien de plus juste et de plus légitime ; rendons-nous maîtres des forces que la nature bienveillante met à notre disposition ; augmentons notre bien-être, utilisons notre liberté, instruisons-nous, devenons meilleurs, soyons généreux, refoulons notre égoïsme, oublions nos haines et nos jalousies, apprenons surtout à aimer... Mais que toutes ces métamorphoses de notre vie présente n'aient qu'un objectif, qu'un but : celui de faciliter notre évolution, c'est-à-dire de nous pousser progressivement sur l'échelle symbolique qui, des bas fonds de la matière, royaume de la mort, nous fait monter vers l'esprit, royaume de la vie.

— Soit, direz-vous peut-être, tous ces rêves d'espérance, toutes ces promesses de libération sont, à coup sûr, réconfortantes, mais le doute est là, tenace, obstiné, qui envahit et paralyse. Comment ne pas être inquiet devant l'inconnu, ne pas se demander ce que peuvent bien être ces régions qui, par delà le tombeau, s'étendent dans le mystère ?...

A coup sûr, il est poignant, ce doute, et qui de nous n'en a subi l'étreinte ? Mais ne sommes-nous pas, aujourd'hui, puissamment armés contre lui, sachant qu'il n'a d'autre cause que notre myopie momentanée au sein des brumes qui nous enveloppent ? Or, ces brumes, nous pouvons les dissoudre en les transperçant d'un puissant jet de lumière. Nous en avons le pouvoir. Nous savons de science certaine que l'avenir nous appartient, que nous sommes les maîtres de nos destinées, les créateurs de notre bonheur, les conquérants de notre immortalité, et que toutes choses nous seront données... « en raison même de l'intensité de nos aspirations et de notre soif d'idéal. »

Et pour ceux-là mêmes qu'opprime l'incertitude, n'y a-t-il pas la divine et incoercible espérance ? En dépit de leurs appréhensions, la Loi de vie persiste et fonctionne. Le doute infirme-t-il les réalités ultérieures ? L'inerte et aveugle embryon ignore à coup sûr ce qu'est la vie qui l'attend. Cela empêche-t-il cette vie de se formuler, d'évoluer lentement et d'apparaître à l'heure prescrite ? La chrysalide se doute-t-elle de l'insecte brillant qui s'organise dans la pulpe molle de ses tissus ?

Il y a, dans l'eau stagnante des mares de nos prairies et de nos bois, une larve lourde, carnassière qui, de ses fortes mandibules, dévore incessamment des proies vivantes, petits insectes et mollusques infimes. Elle se traîne dans un limon fétide d'où elle ne sort que bien rarement pour nager dans une eau plus limpide.

A la vérité, qu'y ferait-elle ? La transparence de cette eau n'existe pas

pour ses yeux ternes et opaques qui ne voient rien au-dessus, rien au delà... ni les grands iris jaunes qu'agitent mollement les brises, ni les hirondelles qui, dans leur vol rapide, effleurent la mare endormie ni, bien moins encore, la voûte bleue où rayonne un soleil d'or.

Se doute-t-elle, cette larve abjecte, que sur la feuille de nénuphar qui la couvre de son ombre, se pose à tout instant une svelte libellule dont la lumière fait miroiter les ailes de gaze ou de velours ?

Se doute-t-elle, surtout, que cette aérienne créature est sa sœur, sa sœur aînée, éclore de la veille et qu'elle-même... dans quelques jours, demain peut-être, viendra respirer dans cette lumineuse atmosphère où elle voltigera désormais — alors qu'aujourd'hui encore, lourde, aveugle et sourde, elle continue à ramper dans son immonde marécage ?

Eh bien, c'est nous qui, sur notre terre, obscur séjour d'épreuves préparatoires, sommes, à certains égards, semblables à cette larve... car, demain, nous aussi, nous aurons des ailes...

De la terre au ciel se dresse une pyramide colossale, sorte de Babel symbolique dont les fondements plongent aux abîmes sombres. Sur ses flancs s'enroule une route en spirale ascendante qui, de la base, monte jusqu'au faite. Cette route, tout d'abord ténébreuse, pénible, hérissée de roches aiguës et entourée de précipices, s'illumine progressivement en s'élevant vers les hauteurs. C'est au sein d'une atmosphère vivifiante que les ascensionnistes qui la suivent sentent s'accroître leurs forces, à mesure qu'ils progressent, si bien que, gravissant sans arrêt ni défaillances, ils finissent par atteindre la cime neigeuse, diamantée de lueurs inconnues et qui, plus haute que les plus altières montagnes, dépasse les nuages, puis disparaît dans l'azur profond du ciel.

Et c'est nous qui sommes ces ascensionnistes, ces alpinistes de l'idéal qui gravitent vers leur Soleil.

Puis, lorsque exaltés par nos désirs et soutenus par nos espérances, nous nous verrons, par anticipation, héritiers du domaine spirituel, frères des grands Frères qui nous y ont précédés et qui, par délégation spéciale, dirigent les mondes et collaborent au grand œuvre de l'Evolution universelle... c'est alors que, dans l'ivresse d'une joie divine, mêlée d'amour et de reconnaissance infinie, nous nous élancerons vers les gloires pressenties, vers la splendeur de notre future, lointaine, mais inéluctable apothéose.

ED. GRIMARD.

Une statue ensorcelée

L'extraordinaire histoire que l'on va lire est tirée d'un ouvrage d'un profond intérêt, destiné au grand public qui ignore les choses spirites, mais les spirites le liront avec fruit et y trouveront de nombreux et utiles enseignements, s'ils sont d'avis qu'on ne connaît bien une question qu'après en avoir étudié le pour et le contre. Cet ouvrage intitulé *Les Phénomènes psychiques*, vient de paraître chez Alcan (1). Il a pour auteur M. Maxwell, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux, et docteur en médecine. Ce livre se fait remarquer par la profonde sagacité avec laquelle les expériences personnelles que relate l'auteur ont été conduites, et l'extrême réserve qui préside aux conclusions. On y sent la science du médecin et le grand talent d'observation du magistrat.

La compétence de M. Maxwell ne fera de doute pour personne lorsqu'on saura qu'il a consacré *dix années* de sa vie à l'étude patiente et persévérante des phénomènes dont il parle, qu'il a lu toute la littérature qui traite de ces questions, qu'il s'est attaché à n'avoir pour médiums que des personnes désintéressées, appartenant à la bonne société ou parfaitement honorables, et qu'il fut un des observateurs de la célèbre Eusapia Paladino, aux séances de Choisy et de l'Agnélas en 1895, 1896 et 1897, avec, pour collègues, Richet, Ochorowicz, Dariex, de Rochas, de Watteville, de Gramont, général Thomassin, etc. En outre, il est membre correspondant de la fameuse Société des Recherches psychiques de Londres, dont Crookes et Myers furent présidents.

On ne peut faire qu'un reproche à M. Maxwell, et qui n'est pas pour déplaire, c'est le scrupule extrême qu'il apporte à affirmer que toutes les conditions de sécurité ont été bien prises, qu'il n'a pas été trompé. Cent autres personnes demanderaient grâce et s'avoueraient vaincues, là où il se contente d'émettre une supposition presque timide. On peut donc le croire, même quand il est seulement à demi affirmatif, et c'est la confiance que m'inspire ce caractère prudent et sage qui m'a seule décidé à transcrire pour les lecteurs de la *Revue* le stupéfiant récit spirite dont M. Maxwell se fait l'éditeur responsable.

Pour achever de donner une idée de ce caractère scrupuleux j'ajouterai ce détail : ayant cru s'apercevoir, au cours de ses études psychiques, que la pathologie nerveuse jouait un grand rôle dans les phénomènes médiani-

(1) In-8°, 5 francs.

ques, M. Maxwell n'hésita pas, lui, magistrat déjà éminent, à se remettre à l'école, et à suivre, pendant six années, les cliniques médicales de l'Université de Bordeaux. Il en sortit docteur en médecine, et je pense qu'on ne lui refusera pas le droit, dans de telles conditions, de dire, avec plus d'autorité que beaucoup de gens, plus convaincus qu'instruits, quelle part énorme l'organisme physique des médiums peut jouer, et quelle est la complexité des phénomènes attribués trop généralement aux seuls Esprits.

M. Maxwell a publié son livre parce qu'il est arrivé à la certitude de l'existence matérielle des phénomènes physiques du spiritisme, tout au moins de ceux dont il a fait une étude plus spéciale : les *raps*; mais il est loin d'y reconnaître l'origine spirituelle que reconnaissent les Spirites, même dans le cas où une intelligence, en apparence indépendante, se manifeste. Sa conclusion — et c'est aussi celle à laquelle six années d'études incessantes et de travail acharné m'ont conduit — est que 99 médiums sur 100, sont victimes de leur organisation et de l'illusion connue sous le nom d'« automatisme psychique ». Il faudrait les appeler « automatistes » et non médiums. Cette illusion ne vient pas seulement compliquer le phénomène des « coups frappés », mais celui de tous les mouvements d'objets et de plus l'écriture, l'incarnation, la voyance, etc. De là la nécessité d'un examen de plus en plus attentif des médiums, fait par des observateurs de plus en plus instruits, non-seulement de la doctrine spirite, mais des explications que fournit la physiologie. C'est à ce prix seulement que le spiritisme retrouvera auprès du public la confiance que la hâte évidemment bien intentionnée, mais maladroite de plusieurs, et que l'exaltation, pour ne pas dire le fanatisme d'autres lui ont fait perdre. N'oublions pas les leçons que le catholicisme nous a données malgré lui à cet égard, et ne tombons pas dans la faute que nous reprochons aux autres, d'être si affirmatifs que de nous exposer à nous trouver un jour en conflit avec la science.

Mais je reviens aux « Phénomènes psychiques ». Notre auteur croit pouvoir les expliquer tous — et en cela il a sans doute tort, car c'est lui qui devient affirmatif — par l'extériorisation d'une force spéciale, dite psychique émanée des assistants et du médium. Dans les phénomènes intelligents cette force serait dirigée par une conscience spéciale, prolongement en quelque sorte de celle des assistants et inconnue de leur conscience normale. Cette conscience n'est autre que cette partie de notre Moi, encore mal connue, mais pourtant mise en lumière avec une évidence incontestable par les travaux savants de Myers, P. Janet, etc., sous les noms de Subconscience, Subliminal, Personnalités secondes, etc. Cette seconde conscience, beaucoup plus vaste que la première qu'elle englobe, qu'elle connaît par conséquent, et qui ne la connaît pas, est par le fait notre véritable Moi total. L'autre conscience, notre conscience de tous les jours, la conscience nor-

male, n'en est que la partie utile, mais restreinte à nos besoins quotidiens. Les discours des somnambules et des meilleurs médiums révèlent cette conscience avec ses admirables facultés de vue à distance qui font disparaître pour elle le temps et l'espace. Notre Moi véritable est beaucoup plus étendu et beaucoup plus complexe que ce que nous en connaissons dans la vie normale. Il importe donc de le mieux connaître avant de se lancer dans l'étude d'un au-delà encore plus mystérieux. Agir autrement est mettre la charrue avant les bœufs et s'exposer à toutes sortes d'erreurs qui ne peuvent qu'être fatales au spiritisme. Ce sont les facultés de cette conscience qui dirigent probablement les phénomènes automatiques, qu'il importe avant tout de savoir distinguer des phénomènes transcendants ou réellement spirituels. Je ne crains pas de dire que cette étude n'est jamais bien faite dans les séances spirites, et que la part donnée à la critique et à la discussion des prétendus Esprits y est toujours insignifiante.

Un exemple entre mille. Voici un cercle spirite qui reçoit et écoute religieusement les instructions de son Esprit-directeur. Je lui conseille de faire l'expérience suivante : qu'il fasse choix d'un médium, aussi bon, aussi sûr, aussi élevé à tous égards que celui qui sert de truchement à son guide. Que ce médium soit choisi parmi des personnes n'ayant jamais eu d'acointances avec les personnes du cercle, ni connaissance de ce qui s'y passe, et que l'on prie l'Esprit-guide de vouloir bien se communiquer par ce médium, que je suppose capable d'incarner divers Esprits, et je gage bien tout ce que l'on voudra que les instructions données deviendront totalement différentes, et l'Esprit totalement méconnaissable.

Il ne saurait y avoir démonstration de l'existence réelle et indépendante des Esprits, si l'on ne peut faire continuer par un médium différent, et sûrement étranger à un cercle, une conversation commencée par un Esprit donné avec un autre médium. Mais surtout que l'on bannisse dans cette expérience les lieux communs, les banalités morales dites d'instruction spirituelle, et que l'on exige des faits nets et précis. C'est à une telle épreuve qu'on reconnaîtra médiums et Esprits.

Voici dans le même ordre d'idées une constatation faite par M. Maxwell, et que j'ai eu l'occasion de vérifier. Je prie les spirites de la méditer. Choisissez votre médium parmi les personnes absolument ignorantes du spiritisme, — mais absolument. Il y en a. Les spirites affirment que l'Intelligence communicante est toujours celle d'un décédé. Voyons cela. M. Maxwell a fait choix d'un médium non-spirite. La première personnification s'est dit : *une fée*. Dans un autre cas elle s'est dit : *un mahatma*. (Le médium avait lu un ouvrage théosophique). Pour mon compte, dans les mêmes conditions j'ai obtenu : *un ange* ; un autre jour : *un être fluïdique* disant appartenir à un monde fluïdique et n'avoir jamais été humain. Il s'annonçait par un bruit

d'ailes. Un catholique aura : le Diable. Mêmes divergences au sujet de la réincarnation, que je n'ai jamais vu enseigner avant que le médium ait lu Allan Kardec ou les théosophes.

Il faut tirer au clair toutes ces obscurités que la doctrine spirite explique fort mal à mon sens, et je fais appel pour cela à tous les esprits sincères et surtout ne cherchant pas à démontrer l'excellence d'un système ou d'une thèse *à priori*. Tant que cela ne sera pas clairement expliqué les partisans de la théorie de la subconscience, de la conscience de rêve, des personnalités secondes etc., auront beau jeu.

Embarrassé par toutes ces difficultés, l'éminent magistrat bordelais a préféré borner son enquête à des limites plus modestes, afin de pouvoir se montrer plus exigeant et plus précis. Il s'est renfermé dans l'examen des phénomènes physiques produits *sans contact*, et il a exigé que tout se passât en *pleine lumière*. Il affirme qu'avec de la volonté, de la persévérance, de l'intelligence et un grain d'habileté persuasive on obtient toujours des « Esprits » des conditions rassurantes pour le contrôle. « On suggère aisément, dit-il, aux Esprits tout ce que l'on veut. » Evidemment c'est un argument en faveur de « l'automatisme ». Il est certain, d'ailleurs, et je l'ai éprouvé, que les Esprits promettent tout ce que l'on veut avec la plus grande facilité, même ceux qui font les discours les plus vertueux et les plus religieux. Quand vient l'heure d'exécuter leurs promesses, ils y manquent en général avec une régularité désespérante.

..

Avant de commencer le récit que j'ai annoncé au début de cet article, j'appelle l'attention sur certains enseignements qui y seront contenus et que je veux faire brièvement ressortir.

Les catholiques auront d'abord à expliquer comment Dieu peut permettre au Diable — puisque c'est lui l'auteur de ces phénomènes — de faire de la statue de la Sainte-Vierge une vulgaire marionnette.

Quant aux spirites qui croient à la justice divine, il leur faudra me dire pourquoi le méchant paraît continuer sans la moindre gêne dans l'au-delà ses odieuses machinations. Sa puissance paraît *accrue* sans limites, et non diminuée; il peut avec la plus parfaite impunité se servir du nom de Dieu pour abuser ses victimes. Revêtu de dehors vertueux, parlant *des années* durant le langage parfait de la charité et de la moralité, il a toute liberté pour faire tomber dans ses pièges l'être humain qu'il a choisi pour sa proie. Je ne vois aucune manière de se soustraire à son influence néfaste. Il y a comme une complicité en sa faveur de la part des puissances célestes. Je demande encore qu'on m'explique ce que devient notre fameux Libre Arbitre entre les mains d'êtres invisibles qui dirigent nos actions comme on tire les

ficelles d'un pantin. Enfin, à quoi peut-on reconnaître un Esprit supérieur, si, en dépit de la règle spirite, ni les beaux discours, ni la belle morale ne garantissent contre l'atroce mystification qui est le but final de l'hypocrite Esprit ?

Cet exemple n'est pas le seul que je pourrai citer. J'estime que l'on doit en toutes circonstances dire à tous *toute* la vérité ; non se borner à la vérité qui console, arrangée suivant des formules pieuses, et que je tiens pour une *fraude pieuse* ; mais la vérité *vraie*, la vérité tout entière, avec toutes ses laideurs. Pourquoi nous dissimuler que dans l'au-delà comme sur cette terre, le mal est énormément mélangé au bien, et que le méchant est puissant et libre, puisque *cela est*, et que nous ignorons si nous n'en serons pas encore victimes ?

Je cède la parole à M. Maxwell.

G. BERA.

« ... Je dis ceci pour les spirites, qui ont une tendance à croire aveuglément tout ce que disent certains de leurs bons esprits. Ils peuvent se tromper s'ils ne nous trompent pas. Il ne faut jamais s'abandonner à leur direction : il faut toujours ne se laisser guider que par la raison et le jugement critique. Il ne faut pas être trop crédule.

« Je dois à l'obligeance de M. Braunschweig une histoire bien instructive à cet égard. Les phénomènes dont se porte garant l'auteur de ce récit, homme connu, cultivé, intelligent, rompu aux affaires, n'ont pas été observés par moi ; mais les conséquences funestes de sa trop grande confiance dans l'« Esprit » comportent une leçon si sérieuse et si utile qu'il me paraît bon de la faire connaître. Je ne la donne que dans ce but, car je ne saurais attester personnellement les faits extraordinaires dont on va lire l'intéressant récit. Que M. Braunschweig et M. Vergniat, dans la famille desquels les faits se sont passés, et qui m'autorisent à les publier, reçoivent ici mes remerciements. Je donne ce récit *in-extenso*, sans y rien changer, pour n'en pas altérer la physionomie :

..

« Ces notes écrites à la hâte, en quelque sorte au courant de la plume, n'ont d'autre prétention que de rapporter des faits étranges, tout en laissant à chacun le soin de les apprécier.

« Un instant une préoccupation m'a dominé.

« J'hésitais, en présence de l'incrédulité qui repousse systématiquement tout ce qui n'est ni chiffre, ni matière, à dévoiler des phénomènes que les de Mirville, les G. Lamotte, les Alexandre Bellemare et tant d'autres ont déjà constatés ; mais le devoir de préserver mes enfants des épreuves que

j'ai subies l'emporte, et je dirai la vérité sans crainte qu'eux du moins soupçonnent leur père d'avoir menti.

.

« En écrivant ces lignes j'obéis à la pensée que le témoin de faits mystérieux doit, dans l'intérêt de l'humanité ou de la science, une narration scrupuleusement exacte de ce qu'il a vu. Et, il le doit doublement lorsque ses révélations peuvent préserver l'inexpérience des embûches d'un pouvoir occulte, dont il serait aussi insensé de nier l'existence que de douter de sa puissance à faire le mal ou le bien suivant sa volonté.

« J'accomplis donc ce que je crois un devoir. Cette conviction suffit pour braver l'esprit fort toujours disposé à nier ce qu'il ne peut expliquer.

« La crainte d'être accusé de rechercher des sympathies, en racontant des faits dont je fus victime, pouvait aussi m'arrêter, mais la perte de quelques biens ici-bas est amplement compensée dans mon esprit, dans mon âme, par la certitude d'une vie future qui résulte des faits dont le maître a bien voulu me rendre témoin.

« C'était en 1867 (1), attiré par les sons d'une trompette, je traversais la place Saint-André pour m'engager dans la rue sombre et étroite qui longeait alors la cathédrale, et où s'étaient les vieilles défroques des marchandes à la toilette. Une foule nombreuse stationnait au coin de la rue des Palanques, où le commissaire-priseur procédait à la vente d'un fonds de mouleur-statuaire.

« J'allais passer outre, lorsque fut mise en vente une statuette dont les contours et la pose gracieuse fixèrent mon attention.

« Était-ce une Vierge ? Une « Mater dolorosa » ? Je ne sais. Mais je vois encore ce beau visage tout empreint de douleur, les yeux levés au ciel, laissant échapper deux grosses larmes, qui semblaient me supplier d'arrêter la profanation. La tête légèrement inclinée et recouverte d'un voile délicieusement drapé révélait un objet d'art.

« Je l'achetai, cédant au désir de posséder un travail artistique, et non pour satisfaire un sentiment religieux, qui, je l'avoue, n'existait pas.

« J'achetai aussi une console pour supporter la statuette et quelques instants après, le tout était installé dans ma chambre, rue du Palais-Gallien, 147.

« Mme Vergniat était en Périgord. A son retour, elle fut surprise de voir dans l'endroit le plus apparent de ma chambre un sujet religieux dont j'avais fait moi-même l'acquisition.

« Sa surprise était légitime, car des idées bien arrêtées laissaient peu de place dans mon esprit aux préoccupations religieuses.

(1) A Bordeaux. (G. B.).

« Rien d'étrange ne se produisit dans cette maison, bien que nous l'ayons habitée longtemps après l'achat de la statuette ; seulement j'éprouvais un plaisir si grand à admirer ma Vierge, que je me suis demandé souvent si cette attraction mal définie n'était pas le prélude et en quelque sorte une première influence des faits mystérieux qui devaient se produire.

« A ce moment, nous quittâmes notre domicile de la rue du Palais-Gallien pour habiter une maison dont je venais de faire l'acquisition, rue Malbec, 116.

« Cette maison, isolée au milieu d'un jardin, comprenait seulement deux chambres à coucher, un salon et un vestibule servant de salle à manger.

« Quelques détails sur l'ameublement et les dispositions intérieures sont indispensables, pour la bonne intelligence de ce qui va suivre.

« Une table de nuit séparait mon lit de la cheminée. Au-dessus du meuble était un bénitier ; au-dessus du bénitier un tableau à l'huile représentant la Vierge ; enfin, près du plafond, la statuette sur son support.

« A gauche de la table de nuit, sur l'épaisseur formée par la cheminée était une panoplie composée de sabres et d'épées.

« Notre installation terminée, Mme Vergniet fit un nouveau voyage en Périgord. C'est pendant son absence que devait se produire la première manifestation à laquelle, du reste, je n'attachai pas grande importance.

« Voici dans quelles circonstances ce phénomène eut lieu :

« Je fus réveillé la nuit par un violent coup de marteau. J'allumai promptement ma bougie, la pendule marquait une heure.

« Cette visite n'avait rien de rassurant, car, pour frapper à la porte de la maison, il fallait avant tout avoir franchi la grille qui en défendait les approches.

« J'attendis avant d'ouvrir qu'on frappât une seconde fois, mais ce fut inutilement.

« La nuit suivante, un coup aussi violent que celui de la veille vint encore me réveiller et la pendule marquait également une heure.

« La bonne, couchée près des enfants, dans une chambre voisine, ayant entendu frapper, s'épouvantait. Je crus la rassurer en disant : *« Demain je chargerai mon fusil pour recevoir celui qui se plaint à nous donner des alertes. »*

« Je souligne ces mots que nous aurons l'occasion de voir rapportés plus tard d'une façon surprenante.

« Quelques mois après, et sans incidents nouveaux, notre bonne fut congédiée et remplacée par une grosse fille des Landes.

« La visite nocturne était donc oubliée depuis longtemps, lorsque le 23 janvier 1868, Mme Vergniet et sa bonne, occupées dans ma chambre, entendirent comme un frôlement courir sur les vitres et virent la statuette

s'incliner par deux fois sur son piédestal, comme pour les saluer. Elles crurent d'abord à un tremblement de terre, et ce fut sur les tons les plus effarés, qu'à mon arrivée, le fait fut raconté.

« La statuette n'était plus dans son axe ; mais était-ce suffisant pour me convaincre ? Non.

« Je riais du récit, persuadé que Mme Vergniat et sa bonne étaient victimes d'une illusion.

« Cependant, le lendemain à la même heure, c'est-à-dire vers 11 heures du matin, les mêmes phénomènes s'étant produits, ainsi que les jours suivants, je résolus de rester cher moi pour constater *de visu* le fait merveilleux.

« Je fus servi à souhait, la statuette a tourné ce jour-là, tantôt à droite, tantôt à gauche, 12 à 14 fois. Parfois elle avançait et se mettait en équilibre sur le bord extrême du piédestal. L'évolution était si prompte et si inattendue que l'œil pouvait à peine la saisir.

« Je ne fus pas longtemps à constater que, pour exécuter ces mouvements, le pouvoir mystérieux attendait le moment où l'attention fatiguée ne surveillait plus. Alors un coup sec, semblable à l'étincelle électrique qui se dégage, annonçait que l'évolution était accomplie.

« Le tableau placé au-dessous de la statuette perdait alors son aplomb ; la coquille du bénitier se renversait, en même temps que les sabres et les épées s'agitaient comme autant de balanciers de pendules.

« J'avais remarqué que la présence de Mme Vergniat, et surtout de la bonne, aidaient beaucoup à ces manifestations ; et même que l'apparition de l'une ou de l'autre sur le seuil de l'appartement suffisait pour les provoquer.

« Je faisais des efforts pour dissimuler la préoccupation que me causaient ces phénomènes et j'affectais de n'y attacher aucune importance, afin de réagir mieux contre l'exaltation et la peur qui s'emparaient de l'esprit de Mme Vergniat, de sa bonne et des deux ouvrières témoins constants de ce désordre.

« Mais au lieu de seconder mes efforts, la Vierge ne se contentait plus des évolutions sur place. Elle se laissait tomber sur l'édredon de mon lit et y restait enfouie jusqu'au moment où un coup sec avertissait qu'elle revenait sur son socle.

« Bientôt les coups devinrent plus fréquents et n'indiquèrent pas toujours des déplacements. On les entendait sur les portes, dans les armoires, etc., voire même au milieu du jardin.

« C'est ainsi qu'un jour, entrant chez moi, un coup retentit si formidable,

que les voisins, se mettant aux fenêtres, dirent : « J'espère, Monsieur Vergniat, qu'on vous salue. »

« A ces faits, déjà extraordinaires, devaient en succéder de plus étranges encore.

(A suivre.)

VIEILLES NOTES

(Suite).

XVI

— Toujours le même, mon gai Léo, insouciant, prenant, je le vois, ainsi qu'autrefois, le temps comme il vient sans plus te soucier du lendemain.

— Un lustre de plus sur la tête, mon cher Sagrin, voilà tout ; quel intérêt trouverais-je à changer mon caractère, celui que m'a donné dame Nature me paraissant d'un bon numéro ? J'ai bien des fois répété à d'autres ce que je t'ai dit souvent là-bas dans nos longues courses à travers les forêts et les montagnes de la Calédonie : « La vie passe, pourquoi se créer des tracasseries, des soucis ?... Ne faut-il point arriver au bout du rouleau ! Ajouter chaque jour un feuillet joyeux aux pages vécues, c'est l'essentiel ! Donc tu es amoureux de notre gracieuse passagère, mon bon Jacques, ne t'en défends pas, ses charmes t'excusent, mais à ta place, moi, je me défilerais de Cupidon, et je resterais froid, indifférent devant la jolie Mme Berthon. Songes-y : à peine avez-vous une semaine à passer ensemble entre les planches de ce bateau ! A Dakar nous débarquons ; ta belle fugitive continuera son voyage, vous ne vous reverrez jamais, alors à quoi bon amasser des regrets ?

— Qui te dit, Dauvil, que j'aie déjà senti les flèches du petit dieu badin ? Sois sans crainte pour les blessures qu'il pourrait faire à mon cœur, je ne suis point épris de notre voisine dans le sens que tu prêtes à ce qualificatif ; non, Mme Berthon est certainement fort désirable, et l'empressement de la plupart des passagers à son égard me le dit assez, mais le sentiment que j'éprouve pour elle et que j'ai ressenti dès que je l'ai vue a quelque chose d'étrange que je ne puis analyser. Il me semble l'avoir toujours connue, l'avoir longtemps aimée... Nous passerons ensemble des heures charmantes pour moi et que je m'appliquerai à lui rendre agréables, heures que tu partageras avec nous, Léopold, si tu ne papillones pas trop autour de certaine jeune fille vers qui je t'ai vu voler.

— Advienne que pourra, mon vieux Jacques, je te laisse à tes sages pensées ; va saluer Mme Berthon que j'aperçois, moi je vais flirter si possible avec la mignonne institutrice.

— A mon tour de te crier : casse-cou, sois sage, me dit en riant Sagrin et garde-toi des regrets dont ton amitié cherchait à me préserver il n'y a qu'un instant.

— Sois sans crainte, mon ami, lui répondis-je et je le quittai en chantonnant :

Quoi ! moi l'aimer... Ah ! plus souvent !

Autant en emporte le vent !

A la Corogne où nous avions projeté de fouler le sol de l'Espagne nous arrivâmes trop tard pour débarquer. Les dépêches prises ainsi que deux passagers, l'*Equateur* reprit la mer et piqua dans le sud le long des côtes pour atteindre Lisbonne où nous devions arriver le surlendemain.

La soirée se passa sur le pont ; Sagrin était assis près de Mme Berthon au milieu d'un groupe formé par les deux dames d'officiers que j'ai nommées et par quelques camarades qui causaient ensemble.

Je m'étais longuement promené avec l'institutrice à qui Thorel et le commissaire m'avaient enfin présenté, et nous étions tout de suite devenus camarades. Mlle Clara, était une fille bonne, franche, intelligente et honnête et je connus son histoire, oh ! bien simple, qu'elle me conta en peu de mots, sans se faire prier — les officiers inspirent de la confiance aux femmes à ce que j'ai souvent constaté — Fille de cultivateurs aisés du beau pays de Touraine, Clara avait été mise au couvent et en était sortie avec un brevet d'institutrice. En fréquentant des demoiselles d'éducation plus soignée, de condition plus élevée, elle avait, sans s'en apercevoir, acquis des idées qui n'étaient point celles de sa famille et qu'elle ne retrouva plus à la ferme.

Après quelques mois de la vie des champs pour laquelle elle ne se sentait aucun goût, elle avait accepté à Tours de devenir l'institutrice de deux jeunes filles qu'elle suivit un an après au Havre avec leur famille.

La vie nouvelle dans un monde fortuné l'avait éloignée moralement à jamais du foyer paternel qu'elle allait revoir une ou deux fois par an pour y passer une quinzaine.

La famille de ses élèves étant partie pour l'Amérique où des questions d'intérêts la forçaient à s'installer, Clara ne s'était pas senti le courage de s'expatrier et elle avait repris le chemin de la ferme où sa mère comptait la garder toujours.

Hélas ! me dit-elle, mon cœur filial ne s'était point desséché, j'aimais tendrement ma mère, mon père et mes sœurs, mais enfin, malgré toute mon affection, je me sentais au milieu d'eux, qui étaient restés des campagnards pour ne pas dire des paysans, comme une hirondelle enfermée avec des passereaux.

Je reçus deux lettres de mes élèves installées avec leur famille à Cordoba dans la République-Argentine, me suppliant de venir les rejoindre le plus

tôt possible. Les récits qu'elles me faisaient de la vie agréable qu'elles menaient dans ce beau pays du soleil échauffaient mon imagination, mais pourtant, je résistai toute une année à l'appel de ces enfants que j'avais laissées partir avec des regrets très vifs.

Peut-être qu'avec le temps j'aurais pu rétrécir le cercle de mes pensées vagabondes et reprendre les habitudes de mon enfance. Un événement imprévu décida de mon sort, et je vous avoue, monsieur le capitaine, que j'avais toujours eu le pressentiment que ma cage étant mal close, je ne tarderais pas à m'envoler.

Ma mère, voulant me marier, me présenta le fils d'un propriétaire des environs, un brave garçon que je connaissais déjà, mais que, dans mon orgueil, je jugeais au-dessous de moi comme éducation. Je l'accueillis froidement et refusai de me marier. Simple et bon, il me dit qu'il m'aimait et qu'il attendrait un an mon bon vouloir.

Sur ces entrefaites, continua Clara à qui je crus devoir assurer que ce jeune fermier avait fort bon goût, je reçus de la mère de mes élèves, Mme R., une lettre contenant, pour m'attirer à Cordoba, des propositions si engageantes que je priai mon père et ma mère de me donner leur consentement à ce voyage, leur promettant que si j'étais déçue dans mes espérances, ou si je me rendais, après réflexions, aux désirs de celui qui se regardait comme mon fiancé, je reviendrais dans un an.

« Décidément, mademoiselle Clara, vous êtes très fine, lui dis-je, et naturellement les dignes auteurs de vos jours, et votre amoureux lui-même, ne purent s'opposer à une si sage résolution de votre part.

— Vous l'avez deviné; je répondis à Mme R., que j'étais disposée à partir pour rejoindre ses filles et continuer leur instruction. Il y a un mois je reçus une assez forte somme pour mon passage et les frais nécessaires à mes achats, ainsi qu'à certaines commissions de mes petites amies, et voilà monsieur le capitaine, comment je suis ici à bord de l'*Equateur* où je suis venue faire votre connaissance.

— Et moi, mademoiselle Clara, où je me vois près de vous, tout au plaisir de vous entendre et de vous admirer.

Je lui donnais 25 ans, elle était petite, mais bien prise, sa chevelure brune et fine, caressée par la brise du large, volait en mèches folles qu'elle ne se donnait pas la peine de rattacher et qui, venant caresser mes joues et ma moustache, me grisaient malgré le regard honnête de cette gentille fille.

Elevée au-dessus de sa condition native, Clara s'était facilement habituée, elle me le dit avec ingénuité, à une existence mondaine à laquelle ses goûts l'avaient insensiblement attachée.

Combien il en passe, sur les paquebots, de ces jeunes filles qui, par besoin, pour le combat de la vie, abandonnent leur famille et une vie calme, mais

trop modeste à leurs yeux, pour courir au-devant du mirage trompeur qui part du monde lointain entrevu si brillant de l'autre côté de l'Atlantique.

Une institutrice jeune, intelligente, sensée comme Clara, y trouve une existence plus large, plus aisée, mais n'y sent-elle pas parfois, sous les jolies toilettes et les fréquentations dues à la fortune des autres, le poids de cette chaîne dissimulée qui s'appelle le servage? Clara partait sans regretter rien, sans regarder derrière elle. Son cœur, je le voyais clairement, n'avait connu ni les joies ni les peines de l'amour et, la trouvant si naïve, si confiante, je me dis qu'il ne fallait pas arracher une seule plume à l'aile de cette colombe et je la laissai s'envoler vers les cieux lointains où elle n'apercevait que du bleu pur, sans lui avoir demandé autre chose qu'une poignée de main.

N'allez point croire, lectrice, que ces lignes soient écrites par un fat. Je ne doute pas qu'une pensée malhonnête, si j'eusse osé l'exprimer, n'eût été reçue par cette demoiselle, comme il convenait, mais je ne voulais pas avoir à me reprocher même une simple allusion devant Mlle Clara qui ne se doute guère, après vingt-cinq ans, que son nom puisse être imprimé, ni que son image ait été évoquée par celui qu'elle a vite oublié. Je lui devais ce bon souvenir; je le lui offre avec plaisir.

Après cet entretien, je me rapprochai de Sagrin que je trouvais seul avec Mme Berthon; ils causaient silencieusement bien près l'un de l'autre... Ils sont heureux, pensai-je, ne troublons pas leur bonheur qui sera de si courte durée, et je me dirigeai, pour allumer un cigare, vers l'arrière où Thorel avec le commissaire du bord et le représentant du ministre des Postes et Télégraphes, comme on appelait à bord, en plaisantant, M. Duteil, agent des postes, un bon garçon toujours disposé à rendre service, riaient avec la Gavotti et les officiers passagers, tous très férus de la belle diva.

— Léopold! me dit Sagrin qui m'avait aperçu, viens donc t'asseoir ici, je parlais de toi à Mme Berthon; comme un vieux soldat, je lui racontais nos campagnes. — Nos campagnes! Comment, sous ce beau ciel étoilé de l'Espagne, sur cette mer si berceuse, et près d'une passagère si charmante, c'est tout ce que tu trouves à conter. Oh! Madame, je vous demande pardon pour mon ami Sagrin. J'aurais plutôt pensé que, si près du pays de Gil Blas, il vous disait *una cantilena del amor* à la façon du joyeux chanteur de balcons. Et, que vous narrait donc mon vieux frère d'armes?

— D'abord, capitaine, il me disait quelle affection sincère vous unissait l'un à l'autre, il me parlait de vos longs mois de navigation, durant lesquels, chose rare, paraît-il, vous n'aviez jamais eu l'un envers l'autre une parole aigre... il me racontait quelques épisodes de la guerre, où votre amitié s'était faite plus forte en présence de dangers plus grands. Il ajoutait...

— Si nous parlions d'autre chose... chère Madame, dit Sagrin. — Que

pensez-vous de cette voûte d'azur sombre attachée là-haut, bien haut, par les innombrables clous d'or ?

— Je l'admire, capitaine, et je songe à la puissance infinie de son créateur.

— Et quelle idée, Madame, vous faites-vous de ce créateur ?

— Oh ! l'embarrassante question que vous me posez là. Dois-je, avant de répondre, vous dire que ma philosophie trouve si lourd le voile qui recouvre ce grand mystère qu'elle a bien de la peine à en soulever un coin. Dieu pour moi est un nom transmis d'âge en âge, de génération en génération, sans qu'on ait jamais pu définir l'être à qui on le donne. En songeant que sur notre petite terre, il n'est pas deux croyants qui puissent donner exactement la traduction de leur croyance, je me dis avec Voltaire que si Dieu a eu l'infinie bonté de nous créer à son image, nous le lui avons bien rendu, car le Dieu qu'on m'a enseigné à connaître dans mon enfance, à craindre bien plus qu'à aimer est absolument égoïste, vindicatif et d'une partialité révoltante à l'égard du genre humain. — Je n'en voudrais rien dire de plus. Pourtant, si, réellement, il existe un être qui, de rien, ait pu, par un effort de sa volonté, créer un beau jour tous ces astres si brillants et leur imposer, pour leur marche dans les espaces sans fin, des lois que, depuis des millions de siècles, rien n'est venu déranger, ni troubler, je dis que Dieu est si incommensurable, si incompréhensible qu'une femme ignorante comme moi, ne peut ni le mesurer, ni le comprendre. Elle l'adore en silence, sans oser rien lui demander.

Et vous, Messieurs, seriez-vous plus habiles que moi et pourriez-vous me donner de l'idée de Dieu, une définition que je puisse comprendre. Je laissai la parole à Sagrin.

— Tout d'abord, dit-il, Madame, laissez-moi vous dire que vous vous êtes très fort calomniée en vous qualifiant de femme ignorante. Je sens bien que votre pensée, qui me paraît exempte de toute entrave, ne s'est libérée qu'avec l'étude ; que vous avez beaucoup lu, beaucoup réfléchi. Ce que je vais vous dire de cet Être qu'en français nous nommons Dieu est sans doute inexact. Autrefois, je ne croyais point à son existence, la philosophie spirite m'a convaincu de ce que je pense maintenant. Il est une puissance créatrice immuable, incompréhensible et d'une activité constante, juste et logique. Vous avez accusé Dieu, il n'y a qu'un instant, d'être partial et vous vous révoltiez, Madame, à la pensée qu'il pût traiter inégalement les êtres humains ; vous verrez qu'il n'en est rien et que tous nous partons égaux d'un même point, pour arriver égaux au point extrême inconnu de nous, la course diffère, voilà tout ; libre à nous de la retarder ou d'abrégier la route ; nous agissons suivant le libre arbitre qui, j'en suis persuadé, a été donné à l'homme dès son origine. Mais combien il me faudrait abuser de votre

patience pour aborder et traiter un sujet que des temps reculés jusqu'à nos jours, l'humanité n'a pu élucider. Voici ma pensée sur Dieu en dehors de toute croyance et de toute Eglise. C'est, je le répète, la force créatrice intelligente. La bonté n'a rien à voir dans ses actes, et rien ne me permet de supposer que cette force exige l'adoration des êtres créés. Après avoir dispersé les nébuleuses dans l'espace, elle a laissé le temps accomplir son travail qui consiste à former les soleils et tous leurs systèmes. Lorsqu'après des siècles innombrables, chaque astre s'est consolidé puis refroidi, il est devenu habitable, et l'esprit créateur y a répandu la vie d'abord avec des créatures inanimées, les végétaux; des atomes vivaces se sont agités, ont pris la vie, se sont déplacés, le règne animal apparaissait. Les infiniments petits se transformèrent en grandissant, se multiplièrent, acquirent la sensibilité, l'instinct de la conservation. Enfin, sur notre planète, l'homme apparut, quittant son enveloppe d'animal sauvage. Peu à peu la nature prévoyante, la Providence, la puissance créatrice donna à l'homme la pensée, puis après des siècles nombreux sans doute, la parole, pour les exprimer, ensuite l'intelligence, la force, le courage et le jugement. C'est l'être très imparfait qui, sur la terre, se qualifie roi de la création. Combien l'homme a-t-il parcouru de siècles en son évolution, pour s'apprécier, se comprendre et chercher à connaître son créateur? C'est ce que nul ne peut deviner, la géologie restant muette sur l'âge de notre petit monde. Quant à dire que la créature ne connaîtra pas ce qu'est Dieu, c'est là une question à laquelle je répondrai : Oui l'homme connaîtra le mystère divin un jour et cette connaissance sera la récompense de l'existence immortelle qui lui a été imposée, je dis immortelle, car cette vie doit être pour l'homme une chaîne dont chaque maillon est une vie sans cesse renouvelée. Le spiritisme seul m'en a fait entrevoir la véracité, mais il ne peut encore nous donner le mot de la divine énigme.

Je conclus, Madame, en vous disant que l'Etre puissant, inconnu, mystérieux, dont nous parlons, au lieu d'être appelé Dieu, devrait être nommé le TEMPS.

— Telle que vous l'avez exprimée, Capitaine, cette pensée de Dieu me le fait presque comprendre et cette série d'existences imposées à l'homme me semblait inadmissible, mais vous avez éclairé un point resté obscur dans mon passé et je demeure maintenant fermement convaincue que j'ai vécu déjà.

— Et vous capitaine Dauvil, que pensez-vous de Dieu?

— Moi, Madame, je n'en dirai rien, si vous le permettez, et Sagrin sait ce que je pense à ce sujet depuis longtemps. Inclinant à croire constant le travail de la nature que Darwin appelle transformisme, je sais avec Descartes que je pense, donc que je suis. — Mais tout en me persuadant que

pour faire une horloge il a fallu un horloger, je trouve si majestueuse l'horloge grandiose qui brille autour de moi, que ma faible intelligence ne sait où placer le mécanicien. — Un jour, j'étais enfant, mon curé me demanda au catéchisme : Léopold, où est Dieu ? — Partout, M. l'abbé. Dieu, papa dit que Dieu c'est l'Univers. Mon curé me regarda surpris et ne répondit rien — et plus tard je me suis dit que le Dieu qui est partout pourrait bien n'être nulle part et Laplace le qualifiant d'hypothèse est peut-être dans le vrai. Mais je compte sur les leçons de spiritisme de Sagrin pour m'éclairer. Pour ce qui est des existences successives, je trouve cette croyance consolante et tu voudras bien, mon cher Jacques, m'en reparler là-bas, au Sénégal. Tu te souviens que je t'ai conté quelques histoires de magnétisme. En voici encore une que tes paroles viennent de me rappeler. Un jour que j'assistais, il y a quelques années de cela, à une séance, une dame qui était venue pour consulter un excellent sujet magnétisé, lui posa cette question : Reverrai-je Georges au ciel ? La femme endormie sourit et répondit textuellement ceci que je n'ai point oublié : « Dans quel ciel croyez-vous donc revoir celui que vous pleurez ? Sachez que votre Georges est venu plusieurs fois avec vous et qu'il traversera encore vos existences à venir. »

— Madame, savez-vous, dit Sagrin, quel est l'un des effets certains de la philosophie ? — Non, capitaine. — Eh bien c'est de faire oublier que le temps fuit rapide et pour toujours, ce que je n'ai jamais tant regretté que près de vous. Il est une heure du matin, et à moins que vous ne consentiez à rester sur le pont toute la nuit, permettez-moi de vous offrir le bras et de vous reconduire jusqu'à la porte de votre cabine.

Sans répondre à cette insinuation de séparation... Capitaine, demanda Mme Berthon, quelles sont donc ces quatre belles étoiles qui brillent au-dessus de nos têtes. — C'est le superbe baudrier d'Orion, répondit Sagrin qui, semblable aux bergers de la Chaldée, avait passé bien des nuits à la belle étoile.

— Est-ce que je verrai cette belle constellation à Montevideo ? — Mais certainement, Madame.

— Eh bien, Capitaine, chaque fois que je la regarderai, je penserai à vous ; et à vous aussi. Monsieur Dauvil, ajouta Mme Berthon, qui semblait regretter de m'avoir séparé de mon ami. — Et moi de même, Madame, répondit Sagrin, en prenant la main de l'aimable femme et en la portant à ses lèvres.

Très ému, je me tus. Hélas ! il y a longtemps que mon bon Sagrin ne contemple plus la voûte céleste et moi, toutes les fois que j'admire au ciel les brillantes étoiles d'Orion, je donne une pensée et un regret à ces aimables compagnons d'une traversée lointaine.

Si j'ai rappelé ici cette conversation sur l'idée de Dieu, c'est parce que

je l'avais notée. Mais loin de moi la pensée d'en vouloir faire un nouveau sujet de discussion. J'ai tenu à faire connaître l'esprit d'une femme intelligente et montrer quelle parfaite communion d'idées existait entre deux âmes faites pour se comprendre, pour s'aimer.

(A suivre).

LEOPOLD DAUVIL.

Un remarquable médium en Australie

Suite (1).

Seconde séance, chez moi, à Sydney, le jeudi 19 mars à 8 heures du soir.

Il avait été convenu entre le guide, Dr Whitcombe, et moi que cette séance serait consacrée, autant que possible, à la distribution de petits souvenirs à mes amis, surtout aux dames. Je demandai de petits bijoux simples ou des pièces de monnaie, et le guide me dit qu'il verrait les Hindous, et essaierait de faire suivant mon désir.

La réunion était peu nombreuse. On prit les précautions supplémentaires suivantes :

Deux heures avant la séance, M. R. et moi, nous examinâmes la salle où elle devait avoir lieu, située au second étage près de ma chambre à coucher; nous la trouvâmes libre de tout objet suspect. Il était impossible de rien y cacher, sauf dans la cheminée, aussi nous couvrîmes entièrement le foyer avec une toile à moustiques, maintenue par des scellés. Et vraiment cette précaution semblait bien inutile, puisque ni le sensitif, ni personne autre n'avait accès à la chambre des séances. Ensuite je fermai la porte à clef en présence de M. R., et lui remis la clef. Comme un des assistants, M. K., arrivait, au moment où M. R., partait, je lui fis sceller la porte fermée, avec de la cire, et y imprimer son cachet. Lorsque le médium, M. Bailey, arriva à 7 h. 45, il fut dépouillé de ses vêtements dans ma chambre à coucher par deux assistants, MM. R. et D., en présence de moi-même et de deux autres personnes, et après avoir opéré des recherches complètes sur tout son corps, il fut revêtu d'un complet neuf m'appartenant, et qui arrivait de chez Mark Foy. Le paquet n'avait pas encore été ouvert. On visita cependant ces vêtements neufs. On ne lui mit pas le veston parce que la soirée était trop chaude.

(J'aurais dû dire précédemment qu'aux autres séances, sauf à la première, après avoir fouillé le veston du médium, les visiteurs le lui avaient enlevé pendant la durée de la séance, d'après les instructions du guide, parce que

(1) Traduit du *Harbinger of Light* de Melbourne. V. le n° de septembre.

les nuits étaient généralement étouffantes et que le sac était une couverture plus que suffisante).

On lui mit mes pantoufles. Ensuite, nous autres hommes, nous nous vîmes complètement les uns les autres en présence du médium, en même temps que, sur ma demande, les dames se livraient à la même opération dans mon cabinet. Pendant tout ce temps, et jusqu'à ce que nous fûmes rendus dans la chambre des séances, le sensitif ne fut pas perdu de vue un seul instant.

Ces préparatifs terminés, et ayant reçu avis qu'aucun objet suspect n'avait été trouvé en possession du médium ou des assistants, nous brisâmes les cachets intacts de la porte, et nous entrâmes dans la pièce avec le sensitif. La porte fut ensuite fermée à clef, la clef mise en sûreté, et nous prîmes nos sièges.

« Abdul » s'incarna, et fit remarquer, entre autres choses, qu'une dame qui était assise près de moi ressemblait à sa favorite. Elle s'appelait, dit-il, « Zoubidie ». La chambre était alors éclairée à la lumière électrique. Il nous demanda si nous avions foi dans l'influence de certaines pierres précieuses et nous dit que ses compatriotes croyaient que certaines pierres étaient spéciales à certaines gens. Il dit que la dame placée à ma gauche avait pour pierre spéciale l'améthyste. « Aimerait-elle une améthyste en forme de cœur ? Oui. Bien, il allait lui en donner une. » Toutes les autres dames présentes apprirent de la sorte leur pierre spéciale. Puis tandis que l'éclairage était toujours aussi vif, l'Hindou souleva le petit éventail que j'avais laissé à son intention sur la petite table placée devant lui, (ce que j'ai l'habitude de faire à chaque séance), et nous vîmes dessous diverses pierres, dont voici l'énumération : une améthyste en forme de cœur, deux rubis-grenat bruts, un rubis taillé, une topaze brute, et plusieurs pierres sans nom connu. Le guide les distribua aux dames présentes. Une dame en reçut deux.

Mon fils, à qui le Dr Witcombe avait promis à une séance précédente une petite pierre, en souvenir, dit à l'Hindou : « Vous n'avez pas tenu parole. » L'Hindou répondit qu'il n'avait rien promis, mais que si le Dr Whitcombe avait fait une promesse, lui, l'Hindou, avait commis une méprise en donnant deux pierres à une dame, que l'une des deux lui appartenait évidemment et qu'il pouvait la prendre. Mon fils refusa. Je lui dis qu'il allait rompre les conditions harmoniques du cercle. Le Dr Whitcombe prit la direction, et expliqua l'erreur de l'Hindou. Mon fils prit la pierre de mauvaise grâce et l'Hindou reprit possession du sensitif. Je lui demandai s'il pouvait faire pousser d'avantage le manguier dont il avait déjà commencé la croissance. Il me dit que les racines étaient brisées (pour dire que les conditions étaient détruites), mais il ajouta que cela ne faisait rien, et qu'il essaierait ce soir, plus tard.

On éteignit la lumière. Nous entendîmes le tintement de l'argent, comme si l'Hindou en agitait, et quand on ralluma, l'Hindou nous montra et nous distribua différentes pièces de monnaie, au sujet desquelles, dit-il, le Dr Whitcombe allait venir nous donner des explications.

Le Dr Whitcombe prit possession et expliqua que les monnaies étaient anciennes, l'une, du règne de Ptolémée Soter ; une autre, d'Antiochus ; une autre, de la célèbre Cléopâtre ; une autre, de Ptolémée et Bérénice, etc.

L'Hindou reprit la direction et, s'adressant encore à la dame placée à ma gauche, il lui dit qu'il avait demandé aux autres Hindous de venir voir comme elle ressemblait à « Zoubidie », son ancienne femme. Il lui fit un ou deux compliments, sur quoi mon fils s'écria en plaisantant : « Oh, toi sahib, flatteur, tu voudrais qu'elle te dise aussi de jolies choses. » Il fut évident immédiatement que l'Esprit était froissé. Je sentis que l'harmonie était de plus en plus troublée. Peu après le pot qui contenait la tige de manguier vola aux pieds de mon fils et se brisa en pièces.

Après avoir lu dans les mains de plusieurs personnes, et commis une maladresse qui blessa une dame présente, et nous prouva que les conditions troublées dominaient toujours, l'Hindou termina la séance. On me dit de rester, et quand tout le monde eut quitté la chambre, le Dr Whitcombe me dit que l'Hindou avait été blessé des remarques de mon fils, bien qu'elles fussent faites en plaisantant, et que c'était pour cela qu'il n'avait pas fait pousser le manguier, que les Orientaux n'étaient pas assez habitués à nos idées occidentales, qu'en général il prenaient tout au sérieux et ne comprenaient pas la plaisanterie, que l'Hindou regardait sous un jour sérieux ce que mon fils avait dit, ce qui expliquait sa brusquerie, mais que le sens que la dame avait attribué à ses remarques n'était pas exact, et qu'il fallait tenir compte de sa difficulté de s'exprimer en anglais.

..

TRADUCTION DES INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES, DESCRIPTION DES TABLETTES, MONNAIES, ETC.

Les séances pour l'obtention de ces objets ont eu lieu chez moi, généralement en plein jour, toujours en pleine lumière, J'ai écrit la traduction en suivant d'aussi près que possible les expressions du guide (1).

Tablettes d'argile.

N° 1. — Plate, ovale, de $3\frac{3}{4}$ pouces de long sur $3\frac{1}{4}$ de large et $\frac{5}{8}$ d'épaisseur. Cette tablette, qui semble cuite au soleil, porte deux personnages

(1) Beaucoup de noms propres sont incorrects, soit que la faute vienne de l'Esprit, soit qu'elle vienne du traducteur anglais. Nous les rétablissons en suivant les travaux des assyriologues et des égyptologues les plus récents. (Note du trad. français.)

en faible relief, avec des caractères étrangers en partie effacés. Le guide, Dr Whitcombe, en l'absence du Dr Robinson, dit qu'il croyait que c'était un spécimen cuit au soleil, et provenant d'un monticule de l'ancienne Babylone.

« Elle représente, dit-il, Bel Mérodach (1) chassant Tiamont, le mauvais Esprit (2), elle est du règne d'Essar Haddon (3), fils de Senacherib (4), vers 620 av. J.-C. (5). »

N° 2. — en forme de savon, probablement cuite au Soleil, de 3 ponces de long, 2 1/4 de large, 3/4 de profondeur au milieu. Le Dr Robinson, qui en a fait la traduction ainsi que des autres spécimens, l'a décrite comme étant de la période d'Antiochus, qui régna à l'époque qui suivit la prise de Babylone par les Grecs d'Alexandre.

Inscription traduite: « Antiochus, le grand roi, le roi des multitudes, le protecteur, a décrété ce qui suit au mois de Tamouz (juin). Nébo (6) a commandé. Les grands maîtres, prêtres de Bel au temple de E.-Sagilli (7), ont dirigé. J'ordonne, moi, Antiochus, le grand Roi, le roi puissant, le roi des multitudes... »

N° 3. — Tablette en forme de savon. De la même dimension que la précédente.

Traduction de l'inscription. « Nebuchadnezzar (8), le puissant roi de Babilou (9) (porte de Dieu, en anglais Babylone) aux habitants d'Elam, aïen qu'ils paient tribut...et j'ai délivré le roi Maduk (10) (un roi élamite (11) qui m'a payé une forte rançon en or et en argent...empalé aux portes de la ville».

Le Dr Robinson expliqua que c'était l'histoire d'un roi mis à rançon, que certainement le chiffre de la rançon avait été indiqué, mais que l'écriture était effacée par places.

N° 4. — Tablette en forme de savon, décrite par le guide comme une ta-

(1) *Bel-Marduk*, dieu du Soleil, prince des étoiles.

(2) La religion des Assyriens, était essentiellement celle des Esprits, bons et mauvais.

(3) Assaraddon, *Assourakhiddin*, c'est-à-dire Assour a donné des frères.

(4) *Sinakhérib*, c'est-à-dire le génie de Sin.

(5) 681 à 668 avant J.-C.

(6) Le Dieu de l'écriture et de la science.

(7) E.-Sagil, le plus grand temple du Dieu Marduk.

(8) *Nebo-chodor-ossor*, c'est-à-dire Nebo protège ma couronne. C'est le Nabuchodonosor de la Bible. L'Esprit a adopté la prononciation populaire anglaise.

(9) Ce mot, qui désigne Babylone, est correct en chaldéen. Il signifie « porte de Dieu » (Bab, Ilou), et non « Confusion » comme le dit la Bible, pour les besoins de son histoire de la tour de Babel.

(10) Sans doute Marduk, nom de dieu, qui entre fréquemment dans la composition.

(11) L'Elam avait pour capitale Suze (dont les ruines ont été explorées par M. et Mme Dieulafoy (1885), et était constamment en guerre avec Babylone.

blette de modèles d'écriture, contenant seulement des exemples d'écriture cunéiforme. Elle ne contient rien de significatif, comme les modèles d'écriture de nos jours.

N° 5. — Tablette en forme de savon. Le guide dit qu'elle porte les noms de certains dieux : Ashur (1), San (2), Bel (3) Nebo, Istah ou Ishtan (4) (la Vénus assyrienne) et Mylitta.

N° 6. — Tablette en forme de savon. Le D^r Robinson la décrit comme une tablette indiquant simplement des poids et mesures.

N° 7. — Tablette plate, ovale, semblable à celle n° 1, et portant un dessin en faible relief. Le guide le décrit ainsi : « Homme à tête de lion, à pied d'aigle, portant un sceptre dans une main et un poignard dans l'autre (5) ». Cette tablette est probablement du règne d'Assur-Bani-Pal (6). Il ajouta que lorsque Layard (7) entreprit les fouilles de Ninive, il trouva deux statues colossales à l'entrée de l'un des temples. C'est probablement la réduction de l'une d'elles (8).

Cylindre babylonien. — C'est un cylindre à sept faces, en terre-cuite, de 2 1/2 pouces de long, sur 2 1/2 de large, et pesant 1 livre 2 onces-avoir. Six de ses faces sont couvertes d'inscriptions du genre cunéiforme, et sur la septième il y a diverses empreintes de cachet. Quand nous le reçûmes, les marques de sa surface étaient en partie bouchées par un dépôt terreux. Il fallut les nettoyer avec soin pour faire ressortir les écritures et les cachets. Je trouvai que le cylindre était percé de part en part (9).

(1) Assur, ou Assour, le premier des dieux d'Assyrie.

(2) Sin, Dieu d'Our (l'Ur de la Bible, patrie d'Abraham), Dieu de la Lune.

(3) Bel, le Seigneur, le Créateur. C'est d'Assyrie que vient l'habitude d'appeler Dieu : « Le Seigneur » Il avait pour femme *Bilit* ou Mylitta (en grec), la mère des dieux, origine de notre « Reine des Cieux ».

(4) Istar, (Astaroth, Astarté, à Sidon).

(5) Ce genre de figure est en effet bien du type assyrien.

(6) Assur-bani-habal, le dernier et le plus puissant des rois d'Assyrie, c'est celui dont nous connaissons le mieux l'histoire, grâce aux fouilles de Kojundjik. C'est dans ce palais qu'on trouva toute une bibliothèque de tablettes d'argile, semblables à celles qui font l'objet des apports du médium Bailey.

(7) Explorateur anglais, découvrit Kalach et Kojundjik en 1846, à la suite des Français Botta et Place. Les Anglais affectent de ne connaître que lui, mais sans diminuer son importance les travaux des Français Oppert, de Sauley et de Sarzec ne cèdent en rien aux siens.

(8) Non. On peut voir ces colosses au Louvre dans les salles assyriennes. Ils ne répondent pas à la description de la figure de la tablette, qui, en revanche, est la description frappante de « Démon », qui se trouvent sur des bas-reliefs du palais d'Assurbanipal, actuellement au musée britannique.

(9) En effet, ces cylindres étaient traversés par un axe, au moyen duquel on les portait suspendus.

Le Dr Robinson, en le regardant, et avant d'en faire la traduction, ce qui eut lieu en présence de M. R. et de moi-même, fit remarquer qu'il contenait une allusion fort claire au peuple juif. Il y était question, dit-il, d'événements de guerre avec les Juifs et d'autres nations.

Traduction. « Voici les actions d'Essar-Haddon (1). le grand roi, le puissant roi, constructeur et restaurateur du temple des Dieux, le favori d'Ashur (divinité principale des Assyriens). Le peuple appelé juif (en assyrien « Yahoud ») m'a envoyé des ambassadeurs, avec des présents qui n'étaient pas petits, et le peuple des Khita (2) (en assyrien ce mot désigne la nation hittite) m'a donné de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des chariots. Ils voulaient reconquérir ma faveur. Ils sont soumis. Il en est de même du peuple d'Elam. Le grand Seigneur a commandé. J'ai placé les récits de ces faits dans le temple de Mérodach, scellés de ma main (cylindre et tablettes). Et les habitants de « Kirdush » (je ne reconnais pas ce nom comme celui d'une ville ancienne, mais le guide fait remarquer que, sans doute, il y a beaucoup de noms de villes anciennes qui ont disparu de nos histoires) ont été conquis et soumis, avec leurs chevaux rapides et leurs hommes valeureux. Voilà les actes de... qui dispense la justice et exalte son peuple.

« Les grands dieux, Assur, Bel, Nebo, ont commandé et j'ai obéi. Ceci est donné comme signe et témoignage. (Suit une ligne de cachets, imprimés probablement par le sceau royal, puis) : Les gens d'Erech ont marché contre moi ; j'ai égorgé leurs hommes forts, j'ai empalé vifs leurs hommes puissants. Amati-bel (sans doute quelque général assyrien) a incendié leurs villes, et fait captives leurs femmes. Telles sont les actions du grand Roi (3) ».

Vieilles monnaies. J'en ai dix en ma possession. Le guide en a décrit deux des plus grandes comme monnaies de bronze de Ptolémée Philopater, vers 226 av. J.-C. Un des plus grands spécimens, et trois des petits sont couverts de vert-de-gris et très corrodés. Il nous a dit que les spécimens abîmés viennent de monticules en Egypte, et les plus nets de sarcophages, où peut-être ils avaient été mis comme monnaie de passage. (Je me rappelle à ce propos avoir appris que les Grecs et les Romains mettaient parfois de l'argent dans la bouche des cadavres pour payer à Charon la traversée du Styx). Il décrivit trois petites pièces comme monnaies romaines de différents

(1) Je répète que jamais Assyrien n'a écrit « Essar-Haddon », mais, Assour-a-Khid-din. L'Éprie adopte sans doute l'orthographe anglaise, comme nous disons Londres pour London.

(2) Les Khétas, habitants de la Syrie.

(3) Toute cette inscription est absolument rédigée dans le style et dans les idées de celles connues et déchiffrées par les savants. Elle témoigne tout au moins de la connaissance d'inscriptions analogues, qu'il n'est pas difficile d'ailleurs de se procurer dans les ouvrages spéciaux.

règnes, disant que les Egyptiens, pendant les dynasties grecques, avaient des relations avec les Romains (1). (Je peux mentionner que la surface de deux de ces pièces est si rongée qu'on ne peut distinguer aucun vestige d'image ou d'inscription, mais sur la troisième, je peux facilement distinguer la figure d'un homme vêtu à la façon romaine, tenant en main quelque chose comme un sabre ou un sceptre).

Les quatre autres petites monnaies sont d'une composition métallique, qu'il appelle « électron » et qui est probablement un alliage d'argent et de cuivre avec un peu d'or. Sur l'avvers se trouve, dit-il, la tête de Zeus, le dieu grec, au revers le double aigle tenant la foudre.

Il expliqua que les monnaies à l'aigle double appartenaient généralement aux derniers Ptolémées, et celles à l'aigle simple aux premiers membres de cette dynastie (2). Deux d'entre elles, dit-il, sont du temps de Ptolémée Evergetes II, surnommé Physcon, une autre est du règne de Ptolémée et Bérénice, une autre, du règne de Cléopâtre, une autre du règne de Ptolémée Soter. Il nous montra (et toute cette description était faite par le médium les yeux fermés) que, tandis que les autres monnaies égyptiennes placées devant nous portaient la tête de Jupiter, celle de Ptolémée Soter portait la propre tête de Ptolémée.

Bijoux. — Questionné sur la probité qu'il y a à enlever ces objets, bruts ou taillés, à leurs réels propriétaires pour les apporter dans notre cercle et les distribuer, le guide expliqua qu'il n'y avait aucun préjudice causé, attendu que ces objets, de même que les pièces de monnaies anciennes, étaient ensevelis dans la terre, et que celui qui les trouvait avait droit de propriété sur eux et pouvait en disposer à son gré ; que, lorsque ces objets n'étaient pas trouvés de la sorte, ils étaient enlevés par permission de médiums, principalement orientaux, à qui ils appartenaient, et qui, sur la demande du guide, les mettaient à sa disposition pour être enlevés par des moyens occultes, ce qui se faisait quelquefois volontairement chez les Orientaux.

Scarabée. — Il le décrivit comme un insecte sacré du temps de Ramsès le Grand. Il avait été trouvé à Thèbes et son antiquité remontait à près de 4.000 ans. Ces scarabées, dit-il, étaient placés dans la main droite des personnages royaux décédés, après que les corps avaient été embaumés. C'était l'emblème de la résurrection, les Egyptiens croyant à l'immortalité de l'âme, et au retour final de l'Esprit — appelé Ka — dans le corps. Il indiqua la nature des hiéroglyphes tracés sur le dos du scarabée — un cartouche

(1) C'est vrai, mais à cette époque les Romains étaient en République et n'avaient pas de rois.

(2) Exact.

dans le milieu, un fléau à battre le blé de chaque côté, et au-dessous ce qu'on appelle la « caractéristique », qui a la forme d'une coupe large et peu profonde. Dans la partie supérieure du cartouche était la représentation du disque solaire, « Rai » (1) ; au centre, celle de quelque instrument d'agriculture égyptien, au bas un insecte minuscule bien gravé, le tout se lisait « Ra-me-ses » (Fils du Soleil). Le haut du fléau était effacé d'un côté, de sorte qu'il ne pouvait être très affirmatif, mais il croyait que ce cartouche était celui de Ramsès II ou Ramsès le Grand, que les Grecs appellent Sésotris. Il ajouta qu'aujourd'hui en Egypte et même ailleurs, on trouve des quantités d'imitations de scarabées, mais qu'il me suffirait de comparer les imitations avec le vrai scarabée pour voir aussitôt la différence. (C'est ce que j'ai fait depuis, et la différence est frappante).

Hiéroglyphes écrits par le grand Prêtre, guide. Ils furent décrits comme composés d'un cartouche portant en haut le disque solaire, au milieu une herse, je crois, et au-dessous de l'eau courante ; en bas était la caractéristique. Le cartouche reposait sur une base, au-dessous de laquelle sont représentés un fléau et d'autres objets. La traduction en est, dit-il, « Ramen-Nefur, prêtre d'Osiris. »

Description d'une momie. — Je possède une momie, dont le guide avait promis de donner la description avec l'aide du grand prêtre. Voici ce qu'il m'expliqua :

« Cela vient de Thèbes et a 3.000 ans. C'est le corps momifié de Hoph Ra, fils de Ta Menes, échanson du Pharaon Men Kaura, que vous appelez Sheshouk, de la 22^e dynastie, des rois tanites. »

Le guide écrivit aussi le nom Hoph Ra en hiéroglyphes.

NOTA. — *Traduction de parties d'un journal arabe.* — De retour à Melbourne, M. Bailey me dit qu'espérant revenir à Sydney, un de ses guides lui avait promis de traduire une colonne ou deux de ce journal. Comme nous attendons ce médium ici sous peu, j'espère avoir cette traduction et la faire vérifier, car je connais une personne qui parle l'arabe. Je publierai le résultat.

Il est bon de mentionner que les séances privées où les descriptions et traductions ci-dessus furent obtenues ont eu lieu chez moi, parfois moi seul étant avec le médium, parfois M. R..., ou lui et mon fils, étant aussi présents.

*
*
*

Avis de M. R. et de mon fils sur la personnalité opérante. — M. R. écrivit ce qui suit au sujet des séances privées qui ont eu lieu chez moi :

« Quand je vis le médium pour la première fois, je fus frappé immédia-

(1) Exactement « Ra ».

tement de la simplicité de ses manières qui entraîne la conviction de son honnêteté. Au cours de la conversation je trouvai que l'instruction de M. Bailey était bien incomplète. Quelle que soit l'habileté avec laquelle un homme s'efforce de paraître ignorant, il y a toujours quelque chose qui montre le savoir qu'il dissimule. Je suis parfaitement convaincu que, dans le cas de M. Bailey, le manque d'instruction n'est pas feint. Lorsque j'entendis les discours savants qui sortirent des lèvres de cet homme pendant les séances, je ne pus croire un seul instant qu'ils sortaient de son esprit, mais je fus forcé d'admettre que quelque intelligence bien supérieure se servait de M. Bailey comme moyen de manifestation.

« J'eus la bonne fortune d'assister à plusieurs séances privées chez M. X. où il n'y avait que M. X., le médium et moi. Le fils de M. X. y vint aussi une fois. Pendant ces séances les guides, D^{rs} Robinson et Whitcombe traitèrent magistralement de sujets savants. Ils discourent sur l'égyptologie, l'archéologie, l'occultisme, et autres sujets semblables, d'une façon qui prouve que l'entité qui se manifeste les possède parfaitement (1). Ils n'oubliaient pas le moindre détail : M. X. ayant écrit incorrectement les noms de gens morts il y a des milliers d'années, ce fait fut immédiatement relevé et corrigé par les guides.

« Le fait suivant m'a beaucoup frappé. Pendant la séance du 17 février, à Queens' Hall, du minéral tomba sur la table, le guide indien dit qu'il provenait d'une certaine mine et que le D^r Robinson en faisait cadeau à M. X. et à moi. Le guide changea, le D^r Robinson remplaça l'Indien, et me dit que le lendemain il nous donnerait, à M. X. et à moi, une séance particulière et nous dirait où se trouve cette mine. Le lendemain, 18 février, nous eûmes cette séance, la seule où le fils de M. X. fut présent, et le guide, D^r Robinson, donna le nom de la localité où cette mine est située, disant qu'elle est à deux milles au nord de la ligne du chemin de fer et à un mille et demi à l'est. (La ligne du chemin de fer court dans la direction N. O.) (2). Le lendemain 19 février, nous eûmes une autre séance, et j'apportai avec moi un plan de la localité. M. X. et le médium étaient présents. Je demandai au guide, D^r Robinson, s'il voulait désigner sur le plan le point où la mine était située. Il demanda un crayon, et, instantanément, traça la ligne du chemin de fer les yeux fermés, et plaça la pointe sur un endroit particulier. Je mesurai la distance de ce point à la ligne du chemin de fer en

(1) On a vu, par les corrections assez nombreuses que nous avons dû faire à notre tour, que cette appréciation est exagérée.

(2) Cette indication est en réalité tout à fait insuffisante pour localiser un point par rapport à une ligne.

suivant les directions nord et est et je trouvai qu'il était à deux milles au nord et à un mille et demi à l'est (1).

« Il n'est pas douteux que les yeux du médium étaient bien fermés, et il ne faut pas oublier que seul un chef des travaux peut marquer sur un plan, fait à une échelle déterminée, un point déterminé, de façon qu'il se trouve à une distance donnée d'un autre point. Je considère cela comme étant une preuve évidente à l'appui de la théorie que c'est une entité possédant des facultés anormales qui se manifeste par l'intermédiaire de M. Bailey.

« En lisant les inscriptions des diverses tablettes et cylindres d'argile donnés à M. X... aux différentes séances, nous assistâmes au déploiement d'une véritable science des questions anciennes, que M. Bailey ne possède pas, j'en ai la conviction. De même pour les vieilles monnaies que nous avons reçues. Quand il s'est agi de questions occultes, il fit preuve également de profondeur et de subtilité, et quoique mon opinion diffère beaucoup de celle du guide en ce qui concerne les phases de la vie et ses phénomènes, je suis forcé d'admettre la logique de ses arguments.

« Je suis certainement d'avis que quelque intelligence différente de l'intelligence ordinaire de M. Bailey s'est manifestée, et de plus que chaque intelligence fit preuve d'une individualité distincte. Je sais bien qu'un homme peut assumer bien des rôles, mais je suis bien sûr que personne, à moins d'en avoir fait l'étude de toute sa vie, ne peut faire preuve de tant de connaissances que les guides D^r Robinson et Whitcombe ».

E. J. R.

..

Mon fils écrivit ce qui suit au sujet de la séance de traduction à laquelle il assista :

« A cette séance se trouvaient, outre M. Bailey, le médium, mon père, M. R. et moi. Ce qui me frappa le plus ce fut la transposition de l'intelligence du médium et ses manières générales complètement différentes de celles de son état normal, indiquant bien clairement la présence d'une individualité distincte de la sienne. Suivant sa réputation, et ma propre observation et celle de mes amis de Sydney, M. Bailey est un homme d'intelligence moyenne et de peu d'instruction. Cela se voit à ses lettres (j'en ai vu quelques-unes) et à sa conversation qui trahit des idées vulgaires, une pauvre connaissance littéraire et une grande indifférence pour les règles élémentaires de la grammaire anglaise. J'ai remarqué qu'il est d'un tempérament très nerveux. Tel est l'homme de tous les jours, qui arrive pourtant

(1) C'est parfait. Mais si par ce point on mène une parallèle à la voie ferrée on obtient une infinité de points qui répondent à la question.

à étonner les curieux et à confondre les plus sérieux sceptiques en matière psychique.

« Quand il se prétend possédé par le Dr Robinson (qui fut de son vivant un antiquaire et un linguiste renommé) la disparition du moi du médium est remarquable. Avec calme et facilité il résout les problèmes les plus difficiles et les plus abstraits, et se montre discoureur expérimenté et profond érudit. Il ne peut y avoir de doute sur ses connaissances étendues des coutumes de l'Orient et de l'histoire la plus reculée. C'est un régal d'entendre de quelle façon claire il discute ces sujets, et beaucoup d'autres appartenant aux domaines de l'archéologie, de la philosophie, de la psychologie, de la science spéculative ou positive, aussi bien que la facilité avec laquelle il critique et corrige les assertions douteuses ou erronées, montrant son expérience professionnelle et une connaissance qui ne peut s'acquérir que par une vie longue et des études bien spécialisées. Je peux ajouter que tout d'ailleurs concorde, que son anglais est parfait, et son style et ses manières sans fautes. De fait, le contraste est si grand entre le médium à l'état ordinaire et dans l'état de développement, qu'il serait méconnaissable si nous n'avions pas devant nous sa forme physique, car même les traits ont subi un changement complet. Il est évident que ses trances ne sont pas feintes ; surveillé attentivement par trois paires d'yeux en plein jour, il ne peut y avoir de déception. Je peux ajouter pour ma part que le plus léger soupçon de simulation n'a pas traversé mon esprit dans tout ce que je vis et entendis ce matin. La lecture et la traduction d'inscriptions, les yeux fermés, de vieilles médailles ou autres reliques, m'ont paru absolument authentiques.

« Le réveil du médium est également convaincant, son étonnement et le retour graduel de sa conscience sont remarquables. Une chose mérite d'être signalée. La séance avait été plutôt longue (une bonne heure, pendant laquelle le guide avait causé et argumenté avec nous, qui le reconnaissons sans peine pour notre maître en intelligence, raisonnement, et science de toutes sortes). Le guide avait commencé une phrase, quand, au milieu de ses paroles, il s'arrêta court, comme si quelqu'un d'indivisible l'avait interrompu, et, sans finir sa phrase, il dit vivement : « Adieu, j'espère vous revoir ». Il semblait avoir été appelé subitement à quelque autre occupation.

« Il faut réellement être présent pour bien saisir la variété des situations de cette remarquable séance. L'intuition, à laquelle on ne peut toujours se fier, doit venir en aide aux faits tangibles pour arriver à saisir la vérité. Et dans cette occasion, quoique je doive dire que je n'avais auparavant aucun préjugé, ni pour ni contre, je crois que l'intuition seule aurait suffi pour me convaincre, tant je fus fortement pénétré de l'authenticité de la médiumnité de M. Bailey.

« Puis, il y a une quantité de détails à peine perceptibles pour l'observateur, et qui emplissent son esprit et le forcent au consentement. Dans ce cas tous tendaient à un seul but, car je n'eus pas l'ombre d'un doute que cet homme était, pour un moment, sous l'influence d'une force intelligente qui l'annihilait si complètement que la présence d'une personnalité distincte était évidente. »

J.

..

Les opinions indépendantes qui précèdent sur la partie intellectuelle de la médiumnité de M. Bailey sont d'importantes preuves auxiliaires. J'y ajouterai néanmoins encore quelques courtes considérations.

Il est évident pour moi, comme aussi pour M. R... et pour mon fils, que les preuves d'instruction, de réflexions et de raffinement des pensées furent bien plus marquées dans les séances particulières avec l'un de nous trois que lorsque de nombreux spectateurs étaient présents. Il n'est pas douteux que cela s'explique par la perfection plus grande des conditions psychiques dans le premier cas, les guides ayant eu la possibilité d'utiliser plus avantageusement le canal de leurs communications ; et peut-être aussi par cette raison que l'énergie nécessaire, au lieu de se diviser entre les manifestations physiques et intellectuelles, se concentrait uniquement sur cette dernière phase. Quand la force est pour ainsi dire divisée, que le courant magnétique est court-circuité, par suite des conditions inharmoniques des grands cercles, j'ai remarqué que quelques guides ne s'expriment plus en bon anglais, quoique, comme je l'ai dit, le fond des idées soit bon, même excellent, et bien groupé. D'autre part, dans le cas des séances à peu d'assistants, je n'ai pas remarqué la moindre erreur grammaticale durant nos discussions prolongées sur des sujets profonds et parfois abstraits, avec les deux guides, D^{rs} Whitcombe et Robinson ; jamais il n'y eut la moindre redondance dans le discours, ni le moindre manque de précision dans l'argumentation. Au contraire, les guides relevaient souvent le manque de précision de nos raisonnements.

Par exemple, dans une séance en présence de M. R... de mon fils et de moi, je donnai grossièrement mon idée, accueillie en principe par le guide, sur le *modus operandi* par lequel je pensais que s'obtenait le transport subit des objets à distance et le passage de la matière à travers la matière, et je disais :

« Prenons, par exemple, un oiseau vivant ; il a, comme toute autre créature vivante, un corps physique et un double éthérique de ce corps. Le double éthérique, peut, dans de certaines conditions, traverser en un instant le globe, à la façon des ondes de Marconi, mais le corps physique ne le

peut, à moins d'être réduit à la condition hypermoléculaire qui le place dans l'état éthérique. Je ne prétends pas comprendre comment cela est fait occultement par des intelligences qui possèdent une connaissance intime des forces raffinées et des vibrations de la nature. Néanmoins la vie et la forme subsistent encore dans le corps physique, parce que ce changement moléculaire est produit sans solution de continuité, sans altération dans la position relative des molécules, et parce que le double éthérique, qui y tient, conserve le principe vital. Ces deux corps sont donc en état de radio-activité simultanée, et peuvent passer s'il le faut dans les espaces intramoléculaires des solides, comme le rayon Röntgen traverse la matière. Enfin la partie matérielle de l'oiseau peut être reconstituée occultement, chaque molécule restant juxtaposée à une molécule du corps éthérique. »

Ici je fus interrompu par le guide qui dit : « Vous voulez dire, naturellement, que chaque molécule reste jointe à la molécule correspondante ? »

J'acceptai la correction. C'était une petite lacune de ma part, un manque d'exactitude qu'une intelligence plus claire découvrit. Je dois dire que pendant plus d'une heure de conversation et d'argumentation continuelles, tous trois ayant fait de notre mieux pour confondre le guide par des questions philosophiques, psychologiques, scientifiques, historiques ou autres, nous fûmes stupéfaits de la vivacité, de l'à-propos des réponses, de la clarté et de la concision des explications, de la profondeur de la logique, de la perfection du langage, et de l'étendue de ses connaissances sur tous les sujets que nous avions soumis à l'intelligence remarquable qui se dévoilait devant nous.

P. les Notes et Trad. G. BÉRA.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

La continuité de la vie.

Nous vivons dans un siècle de recherches scientifiques et de liberté de penser qui tend à agrandir la sphère des connaissances humaines, à améliorer les rapports sociaux entre les hommes, et par-dessus tout à démontrer la vérité de l'existence individuelle dans les domaines de l'au-delà. — Les dogmes et les croyances d'autrefois, quelles que soient leur ancienneté et leur autorité, sont soumis au creuset de la raison, et nul phénomène, quelque mystérieux qu'il soit, n'échappe aujourd'hui à l'esprit curieux et investigateur de l'homme de science. — La vérité et rien que la vérité, tel est le cri universel de la conscience.

Sous le pouvoir inductif des inventions et des découvertes, on voit se dégager et apparaître, dans toute sa grandeur et sa puissance, l'unité de la

nature. Elle ne se manifeste plus à nos yeux sous la forme d'une déité païenne, anéantie elle-même par un esprit plus puissant de haine et de mal. Ces fables d'un âge homérique sont, depuis longtemps, tombées dans l'oubli. Déchirant le voile de l'ignorance et de la superstition, la science a démontré l'inanité de ces anciennes platitudes et a prouvé que toutes les formes matérielles de la nature sont issues des énergies élémentales, s'unissant pour chacune, conformément à un plan spécial et déterminé, connu sous le nom d'organisation polaire. Elle démontre, en outre, que les objets qui tombent sous le sens de la vue ne sont que les phénomènes de l'énergie créatrice invisible, de l'âme des choses. La fleur qui orne les champs sous ses formes multiples et variées, l'arbre dont nous constatons la croissance, en un mot, tout ce qui naît de la terre n'est que la manifestation d'une force créatrice invisible, laquelle réside dans la structure plasmatique et qui échappe à la vision de l'homme. — Chaque variété, chaque type de vie, depuis la monade jusqu'à l'homme est doué de cette force animique qui est la source et le principe de tout ce qui existe. Le chimiste comme le physicien ne peut rien sans l'aide de cette force invisible ; toutes les combinaisons chimiques de la matière ne sont que des modes invisibles et variés du mouvement ; tous les rapports qui relient entre eux les corps de la nature ne sont que des co-relations psychiques sans lesquelles aucun développement, aucun progrès ne serait possible.

Il en est de même de l'affinité de la gravitation, de l'électricité ; cette corrélation s'étend à chaque branche de phénomènes cosmiques et la conscience même de l'homme n'a pas d'autre moyen de communication. — Ces principes de co-relations et de communion ont existé de tout temps, mais ils sont restés ignorés pendant des siècles ; ils sont la clef de voûte sur laquelle repose la philosophie du spiritualisme moderne. Leur existence a été démontré des milliers de fois, et j'ajouterai que ces co-relations des âmes existent dans toutes les sphères de l'infini.

Chaque expression de vie, soit plasmatique ou bio-plasmatique est un symbole des activités qui se manifestent dans les formes que nous voyons ; les rapports des hommes entre eux sont représentés par des symboles. La conscience humaine est éternellement reliée à la conscience humaine par des symboles de signes ou des symboles de sons. Il n'existe pas d'autres moyens de communication entre les mortels, et les esprits eux-mêmes, quand ils se manifestent à nous, sont soumis aux mêmes lois. — Et c'est pourquoi la vie, qui est la cause des organisations, l'âme qui crée les corps et matérialise les voies de sa propre manifestation, ne peut périr et se perpétue sans fin. Les preuves qui nous sont données de la survivance dans l'au-delà ne sont réelles et possibles que parce que nous sommes des esprits maintenant et que nous possédons virtuellement les forces qui deviendront actives après la mort. Les phénomènes de la médiumnité et nos facultés mentales d'esprits confirment, à l'évidence, nos affirmations intuitives et philosophiques et prouvent que nous sommes et avons toujours été des êtres spirituels et que par conséquent, l'immortalité est inhérente à la nature humaine.

Prof. C. MOUTONNIER.

Le Fleuve de la vie

*A mes amis J. Bonneval, directeur de l'Athénée,
et le Docteur de Tornery.*

Là-bas... c'est l'inconnu... le pays des chimères !
Des rêves... qui n'auront jamais leur lendemain...
Si quelque fleur y vient embaumer le chemin,
Combien pour l'arroser, sont de larmes amères !
Heureux l'être sensé qui borne sa raison,
A jouir sagement des fruits de la saison ;
Que nous sert d'escompter les bienfaits d'une vie,
Si courte, qu'un instant peut nous l'avoir ravie ;
Tel s'éveille au matin, le cœur rempli d'espoir,
Qui du dernier sommeil s'endormira le soir !
Athée, oui, je le suis. Né du hasard, je pense
M'en aller, simplement, comme je suis venu,
L'âme et Dieu sont les mots des peuples en enfance.
Nous vivons du réel, non point de l'inconnu.

— Ami, c'est la douleur qui parle et... non toi-même :
Le vide est bien profond quand on perd ceux qu'on aime !
Si notre ardent amour aspire à les revoir,
Levons les yeux au Ciel, ami, c'est là l'espoir...
Là-bas ! dis-tu ? Là-bas ! là-bas... C'est le mystère !
En vain, d'un vol puissant, sur le globe aplani,
Ton aile franchirait l'un et l'autre hémisphère,
Que toujours devant toi s'étendrait l'infini :
Ce mirage alternant de l'aube au crépuscule,
Ce but qui nous échappe, aussi proche qu'il soit,
L'horizon que tu crois atteindre et qui recule,
De tout l'espace vide où ton œil le perçoit.

Pourquoi d'inquiétude assombrir notre course ?
Le fleuve en s'éloignant de son berceau, la source,
Roule paisiblement vers le gouffre des mers ;
Songe-t-il que ses flots deviendront plus amers ?
Il va, sans discuter sa raison d'être, et fleuve,
Quelle que soit la force occulte qui le meuve,
Il suit, en pente douce ou rapide, son cours :
Fertilisant la terre, et par mille détours,
A travers bois, coteaux, plaines, vallons, prairies ;
Que son bord soit abrupt ou ses rives fleuries,
Il va, coule et répand la fraîcheur de ses eaux,
Sous les grands bois touffus que peuplent les oiseaux ;
Il filtre, et dans le sol, les racines profondes
Puisent les aliments charriés par ses ondes ;
Il se volatilise en légères vapeurs,

Et fait de diamants étinceler les fleurs.
Qu'il coule impétueux ou doucement ruisselle,
Il est l'un des courants de vie universelle,
Sans lui, tout brûle et meurt; sans lui, l'ardent soleil
Qui mûrit les blés d'or et le raisin vermeil,
Ferait, des floraisons, dont s'émeut la nature,
Un immense désert — un champ de sépulture.
Par lui, l'astre du jour donne à l'humanité
Les doux et chauds baisers de la fécondité,
Des fleuves et des mers aspirant les buées,
Le soleil s'est vêtu d'un voile de nuées;
Et déjà, ses rayons, sous de molles tiédeurs,
Eteignent de leur feu les mortelles ardeurs,
La terre a soif. Il pleut. La terre est arrosée
Et sous le chatolement de l'humide rosée,
S'imprégnant de parfums, la brise aux doux frissons,
Chante en nos cœurs l'espoir des prochaines moissons,

Nous descendons aussi le fleuve de la vie :
Tantôt, le cœur brisé, parfois l'âme ravie...
Et le but est le même... et semblable est l'effort :
Le fleuve a l'Océan. Nous avons nous, la mort!...
Du tumulte des flots, du sommeil de la tombe,
Où le fleuve s'engouffre, où l'humanité tombe,
N'est-il plus rien de nous qui survive ? Nos yeux,
Sont-ils clos à jamais aux merveilles des cieux ?
Le fou l'ose affirmer ; le sage dit : peut-être !
La nature est le livre où plonge l'œil du maître ;
Chaque page révèle, à son attention,
Les plans harmonieux de la création.
« Tout est dans tout ». Il n'est pas un grain de poussière
Pas un atome errant de force ou de matière,
Du tout universel complétant l'unité,
Qui ne trouve sa place et son utilité.
Le principe de vie est un dans son essence,
Ses multiples effets en marquent la puissance.
Tout se transforme, tout ! Rien ne se perd. Mourir,
En de nouveaux printemps, n'est-ce point reflleurir ?
Les lois de la nature et nos métamorphoses
Nous inclinent à croire au renouveau des choses.
Quand les fleuves grossis, jettent leurs affluents
Dans les flots orageux des sombres océans,
Vont-ils engloutir là leur fugitive course ;
Et n'entendront-ils plus le rire de leur source ?
Voyons les faits : après mille circuits divers,
Les eaux des continents aboutissent aux mers ;
Là, s'identifiant à la masse commune,
Elément divisible et dont la force est une :

Ruisseaux, gaves, torrents, fleuves majestueux,
Lacs, marais, flots impurs des égouts tortueux,
Tout se confond, se mêle — et tombé dans l'immense,
Se ravive, s'épure et source recommence.

Interrogez la mer, le soleil et le vent.

Ils vous diront, la mer : Mon flot toujours mouvant,
Hélas ! et dont parfois terrible est la tourmente,
Enveloppe le globe, ô terre, et t'alimente,
Je te donne ma vie et ta fécondité.

Le soleil : mes rayons seraient aridité,
Sans l'eau qui désaltère et qui te fertilise ;
Afin que blanc nuage emporté par la brise,
Elle puisse partout répandre ses faveurs,
Dans le vieil océan, je l'aspire en vapeurs.

— Le vent : mon vol rapide emporte les nuages,
Loin, par delà des monts sourcilleux et sauvages,
A travers plaines, bois, villes, steppes, déserts...
Où tomberont ces flots suspendus dans les airs ?
Seront-ils grêle, pluie ou blancs flocons de neige ?
Qu'importe... ils seront l'eau, l'eau qui filtre et s'allège
De toute impureté, qui, sous des cieux nouveaux,
Renaîtra, source vive, au penchant des coteaux.

Ainsi, rien ne se perd, mais tout se renouvelle.

Et, penseurs, vous doutez de votre âme immortelle !

Et vous dites : « L'esprit n'est que la floraison
De la matière. » Vous, des êtres de raison !

Quand, à son gré, l'esprit, transformant la matière,
Produit d'un bloc informe ou d'argile ou de pierre,
Ouvrages merveilleux, modelés ou sculptés,
Tous ces chefs-d'œuvre d'art, par le temps respectés ;
Quand l'esprit progressif, divin jusqu'au génie,
Des lois de l'univers, concevant l'harmonie,
Construit le télescope, et braquant sous nos yeux,
Cet œil immense, ouvert sur l'infini des cieux,
Des mondes sidéraux nous prouve l'existence ;
D'un hémisphère à l'autre effaçant la distance,
Plus fulgurant et plus rapide que l'éclair,
Quant à l'aide d'un fil, d'un simple fil de fer,
Ou sans fil, à ciel libre et sans laisser de traces,
L'esprit peut converser à travers les espaces,
Et par mille pays peut transmettre à la fois,
Ses écrits, sa parole et l'accent de sa voix ;
Quand chaque instant apporte un progrès à la vie ;
Quand toute la nature à l'espoir nous convie,
Vous doutez ! Et vos cœurs se ferment à l'amour !
Le soleil vous éclaire... et vous doutez du jour !

Aveugles, qui donnez le pas à la matière,
Et qui bornez la course au seuil d'un cimetière,
Arrachez de vos yeux le funèbre bandeau!
Ce n'est pas sur l'esprit qu'est scellé le tombeau.
Ici gît : ce qui fût, ô beauté, votre ivresse!
Infirmités, laideur, votre sombre tristesse!
Un corps, un vêtement... le lot qui vous échut
Dans l'épreuve peut-être... Ici gît : Ce qui fut!
Vous qui passez en deuil, devant ces mausolées,
A ceux, vers qui s'en vont vos douleurs affolées,
Gardez vos souvenirs, par leur absence, accrus...
Ce n'est que pour vos yeux qu'ils sont les disparus.
Où sont-ils? Où vont-ils?... C'est là le grand mystère!
Ne vous attardez pas aux vains bruits de la terre.
Dites-vous : que la vie est en germe en tous lieux.
Et plongeant vos regards vers l'infini des cieux,
A l'heure où la nuit calme a dispersé ses voiles,
Suivez pensivement la marche des étoiles;
Dites-vous, qu'elles sont d'innombrables soleils,
Inondant de clartés des matins plus vermeils,
Dans des mondes qui sont les paradis du nôtre;
Dites-vous, qu'on y vit d'une façon tout autre...
Mieux et bien mieux, selon que l'être a mérité
De s'élever vers telle ou telle humanité,
Quel qu'en soit le degré, car l'âme est perfectible,
Et l'effort vers le mieux le lui rend accessible;
Dites-vous bien que nul n'est perdu sans retour :
La justice divine est une loi d'amour!
Egaux tous, par le fait d'une même origine,
Mais libres, vers le but où notre esprit incline,
Nous marchons, cotoyant et le bien et le mal;
Nul destin ne nous est à tout jamais fatal :
L'être peut s'attarder, mais non point se détruire;
Il a l'éternité devant lui pour s'instruire.
Pour que si bas tombé qu'il soit, il puisse encor,
Vers l'idéal promis diriger son essor,
Il suffit seulement qu'un rayon d'espérance,
Ait filtré dans son âme aux heures de souffrance;
Il suffit qu'en son cœur ait germé la pitié;
Tout est là! Si profond que puisse être l'abîme,
Le soleil un instant en éclaire la cime.
Quiconque espère croit en un Dieu créateur...
Et son front est touché du signe rédempteur.

JULES MONIOT.

L'ÂME ET LES RÊVES

Suite (1)

Constatons enfin que le *moi* collectif, l'être humain, profite à son tour de ces deux travaux nocturnes, puisque, reprenant au réveil sa vie de relation avec tout ce qui l'entoure, il trouve son corps restauré et son âme plus instruite par les opérations de la nuit. Je sais bien qu'on me dira que nous n'avons pas conscience de ce supplément d'instruction de l'âme. Mais, répondrai-je, avons-nous plus conscience des restitutions, des réintégrations, des opérations vitales de toute sorte qui s'accomplissent dans le corps pendant le sommeil ? Et, parce que cette conscience nous manque, les effets du travail réparateur en sont-ils moins acquis ? Pourquoi donc n'en serait-il pas de même du travail de l'âme ? Que nous en soyons avertis ou que nous ne le soyons pas, il y a eu chez elle augmentation de richesses ; et comme, dans ces richesses, rien n'est périssable, ma raison me dit que leur acquisition ne peut être qu'utile.

Comment et quand le seront-elles ? Voilà ce que j'ignore. Mais il est impossible que je m'abuse sur le principe ; car je ne saurais comprendre que Dieu ait imposé à l'âme un travail qui ne l'enrichirait pas, ou qui, s'il l'enrichit, lui donnât des trésors qui ne doivent pas servir. Dans ces conditions, autant et mieux aurait valu laisser l'âme inactive.

Et qui sait si, tout compte fait, et déduction opérée du temps et du travail que nous perdons, pendant la veille, à faire une cour malsaine et souvent trop assidue à nos passions et aux subversions qu'elles engendrent, qui sait si nous ne progressons pas plus pendant la nuit, ou du moins nous ne faisons pas de mal, que pendant le jour où certains de nos semblables en produisent par surcroît ? Qui voudrait affirmer que la pensée que nous inscrivons sur le papier, étant éveillés, n'est pas celle que nous avons eue, à notre insu, pendant la nuit ? Elle peut ne pas venir tout d'un jet, il est vrai ; mais notre destinée n'est-elle pas que nous ne pouvons produire sans travail ? Et n'est-ce pas un encouragement et une consolation de penser que ce qu'a de pénible quelquefois la conception du jour peut se trouver simplifié par le travail facile de la nuit, d'autant plus facile, d'autant moins fatigant, qu'il est plus inconscient ; et c'est pour cela, sans doute, que Dieu a voulu le faire naître dans de pareilles conditions. Quoi qu'il en soit, personne ne voudra raisonnablement soutenir qu'un travail continu de neuf à dix heures de nuit, exécuté par l'âme, en dehors de toute entrave, de toute immixtion matérielle, dans des circonstances éminemment favorables aux émissions de l'intelligence, qu'un tel travail, dis-je, puisse avoir pour conséquence le mot *rien*, et encore moins le mot *folie*.

Vous savez que l'être humain est composé d'un corps et d'une âme ; or, du fait même de cette association et de la propriété qu'elle possède d'être persistante jusqu'à la crise séparatrice de la mort, vous devez conclure que

tous les phénomènes conscients qui intéressent cet être collectif pendant la vie terrestre, doivent se présenter à nous comme le résultat d'une coopération nécessaire entre les parties constituantes, entre l'âme et le corps. Si, en effet, certains actes pouvaient se produire par l'intervention isolée d'une de ces parties, Dieu n'aurait-il pas fait une chose inutile en maintenant l'association pendant l'accomplissement de ces actes ? et n'aurait-il pas été plus logique d'exclure ceux-ci d'une vie où la dualité, permanente en principe, tantôt serait indispensable et tantôt cesserait de l'être pour quelques-unes des productions et des manifestations de cette même vie.

Il me paraît donc difficile de ne pas accepter l'idée que l'âme et le corps sont en continuelle coopération dans tout le cours de l'existence humaine. Mais qui dit coopération ne dit pas similitude de travail, soit en ce qui concerne la nature de celui-ci, soit en ce qui concerne ses intensités. Vous concevez sans peine que, les actes de la vitalité étant très variables, tenant plus ou moins de la spiritualité ou de la matérialité, se manifestant avec plus ou moins d'énergie, la coopération du corps et de l'âme, loin de rester uniforme, se montrera à nous sous les aspects les plus variés.

Ainsi, suivant la nature des phénomènes, l'action coopérative devra être très grande pour les deux participants à la fois, et, dans ce cas, la tension des liens qui les unissent devra être très énergique ; ou bien la coopération, intense pour l'un, pourra être très faible pour l'autre, et vous comprendrez qu'alors cette tension sera d'autant plus susceptible de diminuer que l'intervention de l'une des parties sera moins nécessaire. Par exemple, qu'une mère se trouve en présence d'un danger imminent prêt à frapper son fils, elle déploiera à l'instant tous les élans passionnels de son âme, toutes les puissances physiques de son corps, pour conjurer ce danger ; en ce moment, tout dans son être sera en complet état de surexcitation. D'un autre côté, qu'un ivrogne se présente à nous titubant dans les rues, notre âme s'occupera certainement de lui pour le plaindre, et plaindre plus encore sa famille ; mais notre corps ne sera nullement disposé à faire un pas pour rétablir chez lui les équilibres perdus, car nous savons d'avance combien la tentative doit être inutile, tant qu'il restera chez lui un excès d'alcool ; cependant, si ce même homme vient à faire une chute, la nécessité de notre assistance corporelle s'imposant aussitôt, nous nous précipitons immédiatement vers lui pour le relever et lui procurer les secours nécessaires.

Ces exemples, faciles à multiplier, et ceux auxquels vous pourrez vous-même faire appel, ne laisseront chez vous aucun doute que, dans les actes de la vie, l'action coopérative de l'âme et du corps n'ayant pas toujours la même importance, la tension des liens qui unissent l'une à l'autre pourra passer par divers degrés, soit d'énergie, soit de relâchement. Dans le cours de ces variations, notre enveloppe corporelle, solide et pesante, restera toujours attachée à la terre, qui doit être son unique et dernière demeure. Mais on conçoit que l'âme et le périsprit, de nature fluide et mouvante l'une et l'autre, pourront avoir la faculté, tantôt de s'infuser dans le corps, de

s'inféoder davantage à lui si la tension est puissante ; tantôt de s'en détacher, de s'en éloigner de plus en plus, à mesure que les liens seront plus distendus. Toutefois, il y aura des limites à ces actions de rapprochement et d'éloignement respectifs ; car il faut avant tout que les phénomènes normaux de la vie puissent conserver leur fonctionnement prévu, voulu et caractéristique de cette vie même. Sans cela, l'être humain disparaîtrait, et toute étude ultérieure, en ce qui concerne cet être, n'aurait point d'objet.

Or, d'après ce que nous a appris l'expérience de notre vie active, — nous parlerons tout à l'heure du sommeil, — ce qui doit nous paraître indispensable dans cette association du corporel et du spirituel, constitutive de l'être humain, c'est que l'âme soit toujours en situation de recevoir les impulsions^s monitrices et perceptives qui peuvent lui arriver par les organes de nos sens ; car, pendant son incarnation, ce sont les seules susceptibles de la saisir instantanément, correctement, au moment voulu, c'est-à-dire de la manière la plus prompte et la plus utile. Tant que cela pourra se pratiquer ainsi, nous nous maintiendrons dans le type de la constitution humaine. Cela ne veut pas dire que cette association du corps et de l'âme devra être toujours agissante ; comme toutes nos machines terrestres, elle pourra avoir des moments de repos. Mais, lorsque la période du travail coopératif sera reprise, toutes les conditions précédentes de fonctionnement reparaitront telles qu'elles étaient avant le chômage, reproduisant, suivant les cas, leur continuité, leurs alternances, leurs divers degrés d'énergie. C'est ainsi qu'une locomotive, lorsque, après avoir subi un temps d'arrêt dans une gare, doit quitter celle-ci, retrouve en s'en éloignant toutes les facultés de locomotion qu'elle possédait avant de l'atteindre, développant d'ailleurs entre elle et les voitures qu'elle emporte à sa suite des tensions variables, toujours en rapport avec l'intensité des résistances qu'elle rencontre sur son parcours et qu'elle doit surmonter.

Après vous avoir conduits jusqu'à ce point, il devient nécessaire de vous entretenir d'une objection qui peut-être s'est déjà présentée à vous, et qu'il importe de combattre.

Vous pourrez, en effet, me faire observer que, si l'union de l'âme et du corps ne s'opère pas d'une manière constante et uniforme pendant l'entière durée de la vie ; si elle est, au contraire, assujettie à des tensions variables, le résultat inévitable de celles-ci sera de provoquer des déplacements relatifs entre le corps et l'âme qui, tantôt se rapprocheront, tantôt s'éloigneront l'un de l'autre, et cela avec tous les imprévus dont il serait imprudent de ne pas tenir compte, en une matière où se trouve pour nous tant d'inconnu. Or, il n'est pas facile de comprendre que, dans le cours de ces incessantes mobilités susceptibles d'acquérir une certaine importance, l'âme soit toujours en situation de correspondre exactement avec les organes de nos sens, avec ces organes qui, je le répète, sont les seuls moyens, pendant sa période d'incarnation, de la servir et de l'instruire. Il semble que si, dans une position particulière de l'âme par rapport au corps, cette condition est satisfaite, il est

permis de croire qu'elle pourra ne plus l'être lorsque, cette position étant changée, l'âme en aura pris une autre. L'objection, vous le voyez, est donc sérieuse; mais elle n'est pas irréfutable, et voici ce que nous pouvons y répondre.

Je vous ferai d'abord remarquer que si, pour obtenir la solution que nous cherchons, nous devons au préalable posséder la connaissance de la constitution intime de l'âme, il faudrait indéfiniment ajourner nos études, car les esprits, même supérieurs, nous déclarent que de cette constitution ils ne savent rien. Tout ce qu'ils ont pu nous dire de l'âme, c'est qu'elle est incorporelle. Or si cette affirmation, d'ailleurs assez vague, nous a permis de conclure que l'âme possède la propriété d'être une et d'aspirer à l'indépendance; d'un autre côté, au point de vue constitutif de l'essence animique, cette affirmation a été un empêchement à peu près péremptoire à toute découverte, en nous privant des ressources si précieuses de l'analogie. L'incorporéité, en effet, est singulièrement absente dans tout ce qui nous entoure ici-bas, et je ne suis parvenu à la constater que dans les *forces* et dans le *temps*. Malheureusement, en ce qui concerne les constitutions, je ne connais pas plus celles des forces et du temps que celles de l'âme, et ainsi m'échappe la possibilité de tout aperçu comparatif.

Mais, pour avoir raison de l'obstacle qui nous arrête, la connaissance préalable de la constitution de l'âme n'est pas nécessaire, et, pour éclairer quelques détails qui peuvent vous paraître encore obscurs, il nous suffira de faire appel à quelques-uns des grands faits qui servent de fondement à la doctrine spirite. Le premier de ces faits, aussi remarquable par sa simplicité que par sa généralité, consiste en ce que l'âme, qu'elle se trouve à l'état d'Esprit ou à l'état d'Etre humain, est toujours enfermée dans le fluide périsprital et hermétiquement enveloppée par lui; le second fait, conséquence directe de celui-ci, consiste en ce que l'âme ne peut rien émettre, rien percevoir, que par l'entremise vibrante du périsprit, et qu'en outre toute agitation du périsprit ira infailliblement influencer l'âme. Il résulte de là que, finalement, en matière d'impressions animiques, les facultés du périsprit sont l'exacte mesure de ce que peut et doit éprouver l'âme.

Cela posé, si l'âme et le périsprit n'occupaient en étendue qu'un point mathématique, il est certain que ce point périsprital, une fois convenablement placé dans le corps pour l'exercice régulier de la vie, ne saurait quitter cette position sans cesser d'être en rapport avec les organes conducteurs des perceptions, et que, par suite, le plus léger déplacement arrêterait le fonctionnement vital tel qu'il a été dévolu à l'homme. Ainsi, dans cette hypothèse d'une réduction jusqu'à l'infiniment petit du fluide périsprital, hypothèse qui impose à celui-ci une place fixe dans le corps, l'âme, qui ne peut se trouver que là où est le périsprit, occuperait à son tour une situation unique dans notre intérieur, et il ne saurait, dès lors, être question entre elle et le corps ni de tensions variables, ni de déplacements. Mais le périsprit ne saurait, sans cesser d'être lui-même, devenir un point fixe; car sa

propriété essentielle, je vous l'ai dit, est la vibration, et un point fixe ne vibre pas. Il possède donc une certaine étendue, que sa nature diffusive comporte et explique ; de sorte que, dans toute la marge offerte par cette étendue, il peut se déplacer sans cesser de recevoir par une de ses parties, si ce n'est par une autre, les impulsions extérieures des organes des sens. D'ailleurs, à en juger par certaines apparitions et par la nature même des fonctions qu'il est appelé à remplir, l'étendue du périsprit paraît ne pas manquer d'importance ; ajoutons qu'en vertu des propriétés fluidiques qui lui appartiennent, toutes les lignes traversées dans son intérieur, depuis sa surface jusqu'à la partie centrale occupée par l'âme étant identiques, il en résulte que, quelle que soit celle de ces lignes qui sera mise en jeu, le fluide animique sera toujours impressionné par le périsprit, et le sera toujours d'une même manière pour chaque circonstance semblable qui pourra se produire.

C'est par cette suite de considérations que vous pouvez vous rendre compte psychologiquement, et en entrant plus intimement dans l'essence même de la constitution humaine, que des tensions variables seront éprouvées par les liens qui unissent l'âme au corps, et, par suite, comprendre que des déplacements soient imposés aux fluides animique et périsprital, non-seulement sans nuire au fonctionnement vital, mais au contraire en se mettant en rapport avec lui, en lui venant en aide, en facilitant des transitions d'acte à acte qui, trop brusques sans cela, auraient pu devenir tantôt insuffisantes, tantôt superflues, souvent désorganisatrices.

(A suivre).

FRANÇOIS VALLÈS.

MANIFESTATIONS EN AMÉRIQUE ⁽¹⁾

Dans la modeste petite ville de Fort Dodge, Iowa, les forces occultes ont donné, pendant ces dix dernières années, une série de démonstrations d'un caractère aussi étonnant que celui des merveilles les plus réputées, accomplies par les Orientaux.

Dans cette ville se trouvent, au nombre des habitants les plus fortunés, les plus honorés et les plus respectés, Silas Corey et sa femme, Mme Louise Corey et M. H. A. Rayne.

Ces personnes, et quelques-uns de leurs amis, devinrent, il y a une dizaine d'années, très intéressées aux recherches occultes, et décidèrent de s'assurer par elles-mêmes de ce qu'il y a dans le spiritisme.

M. Corey était en train de se faire construire une nouvelle et élégante maison, 205, S. 12^e rue (2). Il consacra une chambre exclusivement aux

(1) Traduit du *Progressive Thinker*, du 8 août 1903.

(2) Nous espérons qu'à l'aide de ces noms et adresses, un de nos amis d'Amérique voudra bien contrôler ce récit étrange.

séances spirites, qui furent tenues régulièrement depuis mars 1895. Au bout de quelques mois, tout le monde y renonça, à l'exception de M. et Mme Corey et de M. Rayne, parce que les résultats n'étaient pas encourageants. Pendant six mois on n'entendit pas même un seul « rap ».

Le premier phénomène qui se manifesta fut le mouvement d'une ardoise entre les mains des assistants. Ces mouvements répondirent aux questions posées. Peu après, on obtint des raps et la bascule de la table ; très faibles au début, ces phénomènes augmentèrent beaucoup d'intensité à la fin de la première année.

L'Intelligence dit de se procurer une mandoline, et de la placer sur la table, mais pendant longtemps cet instrument ne bougea pas. Au bout de cinq mois seulement il y eut des réponses aux questions, par un choc sur les cordes de la mandoline.

Au bout de *deux ans et demi* commença une nouvelle série de manifestations. Des objets de diverses sortes étaient apportés et placés sur la table, tels que : crayons, monnaies, pétrifications, ossements d'amis (!) ou fragments de leur cercueil, etc.

A cette époque, M. Corey faisait creuser un puits dans une ferme située à six milles de la ville ; il exprima le désir, un soir de séance, de savoir si les Esprits amis pouvaient lui dire si l'on trouverait du gypse à l'endroit du forage.

Une demi-minute après cette question un fragment de gypse tombait sur la table. Il était humide comme au sortir d'une couche de la terre, et pesait environ une livre. Les guides expliquèrent que ce fragment avait été pris en terre, à cinquante pieds au-dessous de l'excavation du puits, endroit où le gypse se trouvait en abondance. La suite vérifia l'exactitude de ce renseignement. Beaucoup d'autres choses furent apportées.

Dans la troisième année des séances on entendit une voix faible. Les membres du cercle l'encouragèrent et, au bout de trois quarts d'heure, ils distinguèrent nettement le mot : « grand-papa ». A la séance suivante la voix devint plus forte, elle donna son nom : Cyrille Corey, petit-fils de M. Corey, décédé quatre ans auparavant à l'âge de cinq ans. Il dit combien il était heureux de pouvoir annoncer qu'il n'y avait pas de mort, etc. Puis vint la fille de M. Corey, Lily, depuis trente ans dans le monde des Esprits. Elle parla de son affection pendant quelques minutes avec un chuchotement distinct.

Vers cette époque, la mandoline commença à s'enlever et à circuler dans toute la chambre, pendant que ses cordes résonnaient.

Un soir on exprima le désir d'obtenir quelque chose venant de loin. Les guides demandèrent ce qu'on voulait avoir. On répondit : « Un morceau de corail de la côte du Pacifique » (1). On attendit longtemps. A la fin un des guides dit : « Je vais essayer d'avoir ce corail ce soir », et il demanda aux

(1) De l'Iowa à la côte du Pacifique il y a au moins 2.250 kilomètres, à vol d'oiseau.

assistants de rester tranquilles, les mains posées sous la table sur une paire d'ardoises. *Quatre minutes après* arrivait un morceau de corail du poids de deux onces, *trempé d'eau de mer*. On ouvrit les ardoises et on y plaça le corail. Les guides expliquèrent qu'ils l'avaient tiré d'un récif situé sur la côte du Pacifique, à vingt pieds au-dessous de la surface de l'eau. Plus tard, ils apportèrent sur la table d'autres fragments de corail, des spécimens de lave de divers volcans, du quart aurifère des mines du Colorado (1), d'autres minerais et des fleurs de toutes sortes, quelquefois en grande abondance.

Un soir « Cyrille » exprima le désir d'avoir quelques sucreries, disant qu'il voulait en donner à un pauvre enfant habitant la ville de Webster. A la séance suivante, M. Corey apporta des bonbons, en donna un à chaque assistant et... le reste disparut ! Depuis ce moment jusqu'à ce jour, les bonbons apportés aux séances disparaissent invariablement. Un jour, on apprit qu'une pauvre petite fille avait trouvé subitement des bonbons devant elle et Cyrille dit que c'était lui qui les lui avait donnés.

Dans la cinquième année des séances, les assistants demandèrent des enseignements à leurs guides. Ceux-ci dirent à M. Corey de prendre quatre feuilles de papier, de les plier et de les placer dans quatre poches séparées. Une demi-heure après, trois de ces feuilles étaient remplies de messages consolants et convaincants, signés de divers Esprits amis. A chaque séance on en obtint de semblables. On eut ensuite de l'écriture sur ardoises.

M. Rayne tient les ardoises sous la table et reçoit d'abondantes communications. Les messages sur ardoise ou sur papier sont devenus une expérience vulgaire à ces séances.

Un soir, il y eut un curieux phénomène. M. Corey a un chien pesant 30 livres. Ce chien suivit des personnes qui sortaient de la maison et revint après que la séance fut commencée. Il faisait beaucoup de bruit à la porte, et un des guides dit à M. Corey de descendre et de le faire entrer. Le chien entra et sauta dans un grand fauteuil où il se tient habituellement. On ferma la porte de la chambre où il était couché, et M. Corey rentra dans la chambre des séances dont il ferma également la porte. Il n'était pas plutôt assis que l'on entendit un faible cri de chien dans la chambre située en-dessous, et en même temps le chien était sur la table devant eux. Il resta là quelques instants comme pétrifié, puis un des guides l'appela à haute voix, il parut s'éveiller et sauta en bas de la table. Deux ou trois fois depuis, la même chose est arrivée à ce chien. On demanda l'explication de ce phénomène et les guides répondirent qu'ils ne pouvaient le faire parce qu'on ne les comprendrait pas. Dans quelque temps, dirent-ils, la science aura fait des progrès et l'explication pourra être comprise (2).

(1) Distance de l'Iowa au Colorado : environ 1.000 kilomètres.

(2) Il semble que le discours que W. Crookes vient de prononcer au Congrès de Chimie appliquée, à Berlin, en juin 1903, sur la constitution de la matière, sa complète désintégration et son retour à l'état protyle, permette d'entrevoir déjà l'explication (G. B.).

On leur demanda comment ils avaient apporté le corail et les minerais du fond de la mer et de la terre, et comment ils les avaient transportés presque instantanément à des centaines et à des milliers de milles, et ils répondirent que c'était *en suspendant la loi de gravitation et en augmentant celle d'attraction* (1). Comment ces lois sont-elles sous la dépendance de leur volonté? aucune explication humaine ne peut le dire. Nous supposons que les adeptes orientaux expliqueraient ce phénomène par le pouvoir des Esprits sur l'Akasa, c'est-à-dire sur l'Esprit-Matière universel (2). De la sorte, une bonne partie des propriétés de la matière seraient annulées ou suspendues, cédant à un pouvoir supérieur. Une loi céderait à une plus grande loi. Nous voyons cela tous les jours.

Fréquemment des mains se sont placées sur la tête ou les épaules des membres du cercle, et maintenant on obtient des matérialisations entières. On baissa d'abord la lumière et M. Rayne entra dans le cabinet disposé dans ce but. Une minute après, le frère de M. Corey, Olivier, était devant lui, facilement reconnaissable, disant qu'il était venu, pour prouver, sans discussion possible, que l'homme est immortel. Deux fois il se dématérialisa sur le plancher et se reforma, disant que la foi doit se changer en connaissance positive. Puis vint Lily, fille de M. Corey, dont les traits étaient aussi distincts que de son vivant. Elle parla assez longtemps. Un autre jour, cette jeune fille matérialisée se promena au bras de son père hors de la chambre des séances, dans le vestibule, regarda le clair de lune sur les arbres, rit, et parla des beautés de la nature et des joies de la maison paternelle. Beaucoup d'autres Esprits, des parents et des étrangers, y compris des hommes et des femmes célèbres, se sont matérialisés depuis.

A peine une séance se passe-t-elle sans matérialisation. Aucun des membres du cercle n'est entravé ou possédé de façon à être inconscient de ce qui se passe. Les formes matérialisées ont les mains chaudes et paraissent vivantes à tous égards. Les Esprits parlent presque tout le temps d'une voix forte, les nouveaux venus seuls chuchotent, On ne se sert ni de portevoix ni d'aucun instrument. Fréquemment, au milieu de ses occupations de commerce, à toute heure du jour, des voix indépendantes parlent en présence de M. Rayne au grand étonnement des étrangers.

Il s'est produit des événements particuliers. Un soir pendant qu'un Esprit était matérialisé on dit de ne pas parler. Par étourderie on ne tint pas compte de la recommandation. Aussitôt la forme tomba en pièces. La table et les chaises dansèrent furieusement. Quand le calme fut rétabli, un des guides nous expliqua qu'une bande de gens d'Eglise qui pensaient que le spiritisme était mauvais, avait essayé de détruire le cercle. Les mêmes Esprits avaient parlé déjà dans le cercle et avaient dit que tout ce que nous

(1) Que devient la puissance divine s'il est donné aux Esprits le pouvoir de suspendre les lois fondamentales et éternelles?

(2) Dieu serait passif et l'Esprit seul actif.

faisions était mal. Mais leurs discours révélaient leur déplorable ignorance, et montraient qu'ils étaient de cette catégorie qui a beaucoup à faire encore du côté spirituel pour avancer.

Un soir, le chien était dans la chambre des séances. Il parut très effrayé, comme fou. Un guide dit de le laisser sortir. Il descendit les escaliers, épouvanté. On demanda ce qu'avait ce chien, et un des guides répondit qu'un gros lion était là. Le chien l'avait vu, car nous savons que les chiens sont souvent voyants.

Un autre jour le lion se matérialisa et poussa un fort rugissement. Une personne du cercle sentit distinctement ses pieds et ses griffes sur la table. Un vieux chien qui avait appartenu à M. Corey, il y avait vingt ans, se matérialisa fréquemment et aboya familièrement. Des chats et d'autres animaux se sont matérialisés également et ont circulé dans la chambre.

Dans ces séances les Esprits amis sont souvent espiègles. Un soir, avant que le cercle fut ouvert, ils jetèrent M. Rayne sur le dos par terre, placèrent la table sur lui et des chaises sur la table. Puis ils retirèrent chaises et table et le relevèrent. Fréquemment ils tirent sa chaise sous lui. Un jour ils le levèrent la tête touchant le plafond, puis ils le tournèrent horizontalement, puis ils le portèrent, tête en bas, les pieds au plafond, finalement ils le replacèrent sans mal sur son siège. Une fois ils dirent d'ouvrir la porte et on ne put y parvenir jusqu'à ce qu'ils l'eussent permis.

On avait tenu un jour une séance malgré les instructions des guides. Au bout de quelque temps on entendit une voix rude demander de la bière. Comme on lui dit qu'il n'y en avait pas, l'Esprit insista et dit qu'il avait apporté des bananes pour payer. La lampe fut rallumée et trois grosses bananes tombèrent et frappèrent M. Corey dans le dos. Une d'elle frappa M. Rayne sur la tête. On rompit le cercle, et comme on quittait la chambre, un des guides dit ; « Eh bien ! grand papa, que pensez-vous des « dagos » ? »

Ces manifestations et d'autres semblables arrivèrent fréquemment dans ce cercle. J'ai demeuré deux semaines chez M. Corey et j'en ai vu assez pour savoir que tout cela est vrai et que les phénomènes sont authentiques. Presque toutes les phases de la médiumnité ont apparu dans ce petit groupe de trois personnes. Jamais on ne reçoit d'argent de personne. Les séances sont conduites pour la connaissance seule et la joie de communiquer avec les Esprits. Les résultats sont l'édification d'un magnifique monument au spiritisme dans le pays. Beaucoup de choses paraîtront incroyables à qui n'a pas vu, mais l'avenir rendra certainement toutes ces choses vulgaires. Pour les avoir il faut désirer vivement la vérité, et la chercher avec la même patience que nos amis. La récompense est grande pour qui croit.

JULIAN P. JOHNSTON.

— Nous déclarons que le récit ci-dessus est vrai à tous égards et nous pouvons ajouter qu'il ne contient qu'une partie des grandes et excellentes choses que nous avons reçues de nos amis, les Esprits.

Signé : H. A. RAYNE ; SILAS COREY ; LOUISA COREY.

DANS L'INVISIBLE

SPIRITISME ET MEDIUMNITÉ

Traité de spiritualisme expérimental; les faits et les lois (1)

Le développement rapide du Spiritisme, le grand nombre des expériences nouvelles sur lesquelles il s'appuie rendaient nécessaire la publication d'un ouvrage résumant ensemble des travaux poursuivis dans ce domaine depuis un demi-siècle en y comprenant les faits les plus récents. Cet ouvrage, M. Léon Denis vient de l'écrire. Il lui a donné une forme claire, précise, entraînant.

Aux témoignages des savants en faveur des manifestations d'outre-tombe, L. Denis ajoute l'exposé de faits nombreux observés par lui, au cours de trente années d'expérimentation. Il établit sur des preuves irréfutables la réalité des rapports entre les vivants et les esprits des défunts.

La place occupée par l'auteur parmi les écrivains de notre temps, sa compétence, son autorité en ces matières qui lui ont valu l'honneur de présider le Congrès spirite et spiritualiste international, tenu à Paris en 1900, donnent à cet ouvrage une importance et un intérêt exceptionnels.

L'étude du monde invisible attire et passionne de plus en plus les chercheurs. Le champ des investigations s'élargit chaque jour et le nombre des personnes qui y participent s'accroît dans des proportions considérables. Mais beaucoup se livrent aux expériences sans préparation, sans esprit de méthode et de contrôle. Il en résulte de nombreux abus. La nécessité de préciser les conditions d'expérimentation, de fixer dans la mesure des connaissances acquises, les règles qui président au fonctionnement des facultés médianimiques, se fait sentir d'une manière impérieuse.

Ces règles, ces conditions, Léon Denis les expose dans la première partie de son livre avec une grande clarté et une haute compétence. Il montre que toutes les manifestations du monde invisible sont régies par des lois fixes, précises, rigoureuses dont l'étude jette une vive lumière sur les problèmes de la vie et de la mort, de la nature et de la destinée des êtres.

La troisième partie de son ouvrage est consacrée à l'étude de la médiumnité sous ses multiples aspects. On y voit le grand rôle qu'elle a joué à travers les âges, ses modes d'application dans le présent. On y indique les moyens de lui rendre tout son éclat et sa sincérité. Le chapitre terminal : la médiumnité glorieuse fait apparaître dans leur puissant relief, dans leur majestueux défilé historique, les grandes figures des prophètes, des voyants, des inspirés. En des pages pleines de couleur et de vie, l'auteur nous montre l'influence exercée par le monde invisible sur la marche et le progrès des races humaines, à l'aide des grands prédestinés.

Cet ouvrage constituera un précieux instrument de vulgarisation, il est destiné à familiariser les penseurs et les chercheurs avec les troublants problèmes de l'au-delà. Ce sera aussi le *vade mecum* du spiritualiste moderne.

Il possède, à un degré éminent, les qualités de style et d'érudition qui ont assuré le succès des œuvres précédentes de L. Denis et, comme elles, *Dans l'Invisible* n'aura pas un moins grand retentissement.

(1) Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris, in-18 Jésus de 470 pages; prix 2 fr. 50.

Voici le sommaire des chapitres

INTRODUCTION.

1^{re} PARTIE. — *Le Spiritisme expérimental; les lois.*

- I. La science spirite.
- II. La marche ascendante; les modes d'étude.
- III. L'esprit et sa forme.
- IV. La Médiumnité.
- V. Education et rôle des médiums.
- VI. Communion des vivants et des morts.
- VII. Le spiritisme et la femme.
- VIII. Les lois de la communication spirite.
- IX. Conditions d'expérimentation.
- X. Formation et direction des groupes. Premières expériences.
- XI. Application morale et fruits du spiritisme.

2^e PARTIE. — *Le Spiritisme expérimental; les faits.*

- XII. Extériorisation de l'être humain; télépathie; dédoublement; les fantômes des vivants.
- XIII. Rêves prémonitoires; clairvoyance; pressentiments.
- XIV. Vision et audition psychique à l'état de veille.
- XV. La force psychique; les fluides; le magnétisme.
- XVI. Phénomènes spontanés; maisons hantées; typtologie.
- XVII. Phénomènes physiques; les tables.
- XVIII. Ecriture directe ou psychographie; écriture médianimique.
- XIX. Trance et incorporations.
- XX. Apparitions et matérialisations d'esprits.
- XXI. Identité des esprits.

3^e PARTIE. — *Grandeurs et misères de la Médiumnité.*

- XXII. Pratique et dangers de la Médiumnité.
- XXIII. Hypothèses et objections; les larves; les démons.
- XXIV. Abus de la Médiumnité.
- XXV. Le martyrologe des médiums.
- XXVI. La médiumnité glorieuse.

UN EPISODE DE LA VIE DU CHIMISTE CHARLES GERHARDT

Le grand chimiste Charles Gerhardt, professeur de chimie à la Faculté de Strasbourg (1816-1856), qu'on peut appeler le rénovateur de la chimie moderne, acquit sa célébrité dans le monde scientifique, non seulement par ses nombreux et remarquables ouvrages, entre autres : « Recherches sur les huiles éthérées », « Traité sur les dérivés du Benzole », « Précis de chimie organique », etc., etc., mais par le projet de réformer la chimie organique ou la chimie des dérivés du charbon (carbonium).

Etant d'avis que certaines substances organiques étaient tout bonnement des composés *équivalents* entre eux, il n'attacha presque pas de valeur aux formules chimiques, qui les représentent, et les classa d'après les analogies de leur transformation.

Il choisit à cet effet un certain nombre de composés dont il fit des *types*, auxquels il en rapportait une foule d'autres, distribués en *séries*. En un mot, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait, sans aucun doute, réorganisé complètement ce vaste terrain qu'est la chimie organique, mais il fut enlevé par la mort juste au moment où il commençait ses plus graves et ses plus intéressantes études.

En 1900 parut un beau volume consacré à la vie de ce célèbre chimiste alsacien. Dans cet ouvrage intitulé : « Charles Gerhardt, sa vie, ses travaux, etc. » se trouve le fait intéressant suivant : Il s'agissait de fêter le 15 août 1856, et le professeur Charles Gerhardt, qui était correspondant de l'Académie des Sciences de Strasbourg, devait assister au *Te Deum* du Temple-Neuf. Il fut en avance et dut attendre près d'une heure dans une salle du rez-de-chaussée de la célèbre bibliothèque, détruite depuis lors par les bombes des Allemands en 1870. Pendant la cérémonie, Mme Gerhardt fut, à un moment, frappée de la pâleur et de l'extraordinaire altération des traits de son mari. Cette vision, dans ce cadre de grandeur saisissante, sous les vibrations de l'orgue, lui arracha des larmes, et distinctement elle entendit ces paroles : « Dans cinq jours, tu verras cette même figure... mais il ne sera plus de ce monde. »

Le professeur Charles Gerhardt fut atteint de péritonite aiguë et mourut le 19 août 1856 au matin. Cet homme, qui eut tant à souffrir de l'injustice et de l'envie des autres, ne laissa pas entendre un mot d'aigreur ni de plainte, mais conscient de l'œuvre accomplie par lui, quoique inachevée, s'écria avant de rendre son âme à Dieu :

« Oui!... oui!... Dans cinquante ans, on trouvera que j'ai fait quelque chose *in hac lacrymarum valle!*... J'ai avancé la chimie de cinquante ans! »

JOSEPH DE KRONHELM.

UN REVE INSTRUCTIF

Sous ce titre a paru, dans la *Revue Spirite* de juin 1866, l'article suivant du maître Allan Kardec que liront avec plaisir les personnes ne possédant pas la collection de cette publication.

« Pendant la dernière maladie que nous avons faite dans le courant d'avril nous étions sous l'empire d'une somnolence et d'une absorption presque continuelles; dans ces moments-là nous rêvions constamment de choses insignifiantes et auxquelles nous ne prêtions aucune attention; mais, dans la nuit du 24 avril, la vision offrit un caractère si particulier que nous en fûmes vivement frappés.

« Dans un lieu qui ne rappelait rien à notre souvenir et qui ressemblait à une rue, se trouvait une réunion d'individus qui causaient ensemble; dans le nombre, quelques-uns seulement nous étions connus en rêve, mais sans que nous puissions les désigner nominativement. Nous considérions cette

foule et nous cherchions à saisir l'objet de la conversation, lorsque tout à coup parut, dans l'angle d'une muraille, une inscription en petits caractères, brillants comme du feu, et que nous nous efforcions de déchiffrer; elle était ainsi conçue : « *Nous avons découvert que le caoutchouc roulé sous la roue fait une lieue en dix minutes, pourvu que la route...* » Pendant que nous cherchions la fin de la phrase, l'inscription s'effaça peu à peu, et nous nous réveillâmes. Dans la crainte d'oublier ces paroles singulières, nous nous hâtâmes de les transcrire.

« Quel pouvait être le sens de cette vision, que rien absolument dans nos pensées ni dans nos préoccupations ne pouvait avoir provoquée? Ne nous occupant ni d'inventions ni de recherches industrielles, ce ne pouvait être un reflet de nos idées. Puis, que pouvait signifier ce *caoutchouc* qui, roulé sous une roue, fait une lieue en dix minutes? Était-ce la révélation de quelque nouvelle propriété de cette substance? Serait-elle appelée à jouer un rôle dans la locomotion? Voulait-on nous mettre sur la voie d'une découverte? Mais alors pourquoi s'adresser à nous plutôt qu'à des hommes spéciaux, ayant les loisirs de faire les études et les expériences nécessaires? Cependant ce rêve était trop caractéristique, trop spécial, pour être rangé parmi les rêves de fantaisie; il devait avoir un but; quel était-il? C'est ce que nous cherchions inutilement. »

Aujourd'hui que les *pneus* sont universellement connus et adaptés à toute espèce de véhicules, nous pouvons répondre à l'interrogation d'Allan Kardec, et reconnaître, dans cette vision, un cas intéressant de rêve prémonitoire. Elle en a tous les caractères : invasion subite du champ de la conscience précédée de symptômes psychiques spéciaux, interruption brusque et aussi peu motivée, ténacité à s'imposer, qui le fait distinguer de tous les rêves ordinaires auxquels on n'attache pas d'importance.

D'ailleurs, comme toutes les prophéties, cette vision se trouve mêlée d'inexactitudes, car la seule adaptation du caoutchouc à une roue ne suffit pas pour lui conférer la vitesse, la route fut-elle parfaitement unie.

Allan Kardec, suivant sa coutume, interrogea un « Esprit » en qui il avait grande confiance. Celui-ci ne répondit que par des banalités, qui prouvent que le visionnaire voyait encore plus clair que « l'Esprit ».

Mais ce qui paraît de plus en plus certain, c'est que, dans certaines conditions, qui paraissent dépendre d'un concours fortuit de circonstances rares, le voile de l'avenir s'entr'ouvre un instant à l'œil spirituel du vivant, semblable à ces nuages d'hiver qu'un vent violent déchire, laissant apercevoir un coin du ciel bleu par une étroite trouée, qui se referme aussitôt.

FEDERATIONS SPIRITES A LYON

Fédération spirite lyonnaise et régionale

A la suite de conférences faites aux sièges des divers groupements spirites lyonnais, un Comité provisoire fut nommé avec mission d'élaborer, sous la présidence de M. Célestin Brémont, un projet de Fédération ; huit séances de délibération eurent lieu au cours desquelles les statuts furent établis.

Le 2 août, 110 délégués, représentant pour Lyon 36 groupes, se réunissaient pour sanctionner l'œuvre du Comité provisoire et élire le bureau de la Fédération.

Après de légères modifications, les statuts furent votés à l'unanimité des délégués :

MM. Alphonse Bouvier, directeur de la *Paix Universelle*, *Président*.

Célestin Brémont, retraité militaire, publiciste, *Secrétaire général*.

Charles Perrugat, agent commercial, *Vice-Président*.

Frédéric Fenouillet, licencié en droit, inspecteur d'assurances, *Vice Président*.

Mme Suzanne Peters, *Vice-Présidente*.

J.-B. Roche, chimiste, *Secrétaire-adjoint*.

Clément Théron, professeur, *Trésorier*.

Joanny Malosse, industriel, *Trésorier-adjoint*.

Le Bureau fédéral adresse un premier appel à tous les spirites de la région qui voudront bien se grouper autour de lui. Il leur rappelle que, pour leur permettre de faire partie de la grande famille, il a cru devoir ne fixer aucune cotisation ; il les invite à s'unir en grand nombre autour de ses travaux à seule fin que triomphent, pour leur plus grand bonheur, les nobles pensées afférentes aux croyances spiritualistes modernes.

300 adhésions ont déjà été envoyées au secrétariat, 5, cours Gambetta.

Pour le Bureau fédéral.

Le Secrétaire général : BRÉMONT.

Fédération spirite lyonnaise

La Fédération spirite lyonnaise nous prie de porter à la connaissance de nos frères et sœurs en croyance qu'elle continue, comme par le passé, l'œuvre de propagande uniquement spirite et désintéressée qu'elle a suivie jusqu'à ce jour.

Dans son assemblée générale du 2 août, après avoir discuté et approuvé les modifications faites aux statuts, il a été procédé à la formation du Bureau qui est ainsi composé pour trois ans :

Secrétaire général : M. Henri Sausse, délégué et président de la *Société fraternelle*.

Trésorier principal : M. Henri Brun, délégué et président de la *Société spirite lyonnaise*.

Trésorier-adjoint : Mlle A. Renaud, délégué du Groupe *Souvenir*.

Secrétaire : M. J. Charbonnel, délégué du Groupe *Harmonie*.

Secrétaire-adjoint : Mlle A. Dayt, délégué du Groupe *Allan Kardec*.

La Fédération nomme, à chaque réunion, un président de séance, mais n'a pas, suivant ses statuts, de président titulaire.

L'Assemblée générale de la Fédération spirite lyonnaise affirme sa vitalité et sa volonté formelle de continuer, comme par le passé, l'œuvre de propagande spirite qu'elle poursuit depuis vingt années.

Elle a fait, le 4 août 1903 à la Préfecture du Rhône, le dépôt de ses nouveaux statuts et la déclaration prévue par l'article 6 de la loi du 1^{er} juillet 1903. Son siège social est 7, rue Terraille, à Lyon.

Pour la Société spirite lyonnaise,

Le Président : E. BRUN.

Pour la Société fraternelle,

Le Président : H. SAUSSE.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer en leur entier les comptes rendus des assemblées générales des deux fédérations lyonnaises. Mais ce court aperçu suffira pour prouver que les groupes spirites sont toujours très nombreux à Lyon et dans les régions environnantes.

Lyon, dès le début du reste, a toujours été à la tête du mouvement spirite. Allan Kardec qui y était né, le 3 octobre 1804, s'y rendait souvent ; il a donc beaucoup aidé lui-même à la propagation de notre doctrine dans cette ville.

CONFERENCE DE M. LÉON DENIS

M. LÉON DENIS fera une conférence de propagande le 8 novembre, salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, à 2 heures. Cette conférence s'adressera surtout aux profanes. Elle aura pour sujet : Le spiritisme et le problème de la destinée (Les vies successives).

De Paris M. Léon Denis ira à Lyon, il y fera deux conférences les 15 et 19 novembre, puis à Grenoble, Valence et probablement dans le Sud-Est.

Nous donnerons les indications exactes dans le numéro de novembre.

La Télégraphie sans fil

MORT DE M. JULES ALLIX

Les journaux annoncent la mort de Jules Allix, ancien membre de la Commune, secrétaire de la *Société pour l'amélioration du sort de la femme et pour la revendication de ses droits*, décédé dans sa 86^e année.

Ce savant, ce bon citoyen, mérite mieux que cette phrase nécrologique.

Jules Allix avait étudié la forme et les mouvements de la terre, dans Galilée, Kepler lui démontra les mystères des harmonies du cosmos. Très imbu des principes de la science astronomique dont ces génies furent les vulgarisateurs audacieux, Jules Allix, né en 1817, peu après la mort de Lalande

(1807), fut déjà considéré comme un bon apprenti philosophe, dès la mort de Fourier (1837). Il employa, du reste, sa vie entière à l'approfondissement des phénomènes matériels et immatériels, physiques et psychiques, produits par l'immuable attraction moléculaire, ainsi que par l'immuable circulation des ondes de l'éther.

Galilée, Kepler, Lalande, Fourier, l'inspirant, il devint non seulement un sociologue disert, mais encore un merveilleux connaisseur de la géométrie et de l'éternelle mathématique du Monde, dans leurs rapports harmoniques avec l'humanité.

Beaucoup l'ont fréquenté, très peu l'ont compris; c'est qu'il se méfiait du vulgaire et prodiguait plus ses paroles que ses idées, trop devancières de l'intelligence de ses contemporains. Ce sage que l'existence intéressait, désirait vivre longtemps et vivre libre; aussi sut-il se faire passer pour fou auprès des ignorants et trouver la liberté dans l'emprisonnement cellulaire.

Il y aurait des pages à publier sur ses dissertations habituelles : prescience du temps, prescience du progrès humain, prescience du rôle de la femme, dernière expression humaine, formée, après correction, des imperfections de la première et, conséquemment, forme supérieure, œuvre suprême, en vertu des lois du transformisme. Nous nous contenterons de nous arrêter un instant sur Jules Allix, *inventeur de la télégraphie sans fil*. Cette actualité permet et exige des explications.

Qui se souvient, en 1903, des *Escargots sympathiques* de 1848? Ces escargots procurèrent à Jules Allix ce qu'il cherchait, une notoriété de « fou sublime ». Voici pourquoi :

Jules Allix pensait que les règles de l'harmonie musicale ressemblaient absolument aux règles de l'harmonie républicaine (dans une vraie république). Il affirmait aussi que les règles de la circulation des ondes physiques ressemblaient absolument aux règles de la circulation des ondes psychiques, des ondes de la pensée et de l'âme. Il perdit son temps un jour, dans un groupe de parlementaires, à démontrer que les ondes intellectuelles ont des sympathies et peuvent se mettre en communication les unes avec les autres, à distance, pour sympathiser, communier, se parler et se répondre intellectuellement.

Il établit que la pensée franchissait les espaces et l'expliqua par la corrélation, même à distance, de la pensée commune à deux êtres séparés. On lui répliqua : « C'est du spiritisme ! »

— Appelez cela comme vous voudrez, dit-il, mais c'est pour moi l'immuable conséquence de l'immutabilité des lois physiques et psychiques du cosmos.

Et, comme il ajoutait que tout être pouvait correspondre, à distance, avec un être dont il avait la *sympathie éveillée*, homme, femme..., *escargot*, son dernier mot donna un nom à son système. La plaisanterie des « escargots sympathiques » fut à l'ordre du jour; on lui consacra partout des chapitres, même dans l'excellent livre de Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale, qui mit décidément la folie de Jules Allix à la mode.

N'empêche que Jules Allix parla, dès 1848, de la possibilité de *recueillir à distance les sympathies des ondes* et qu'aujourd'hui, grâce à cette sympathie effectivement prouvée, *éveillée à volonté*, la télégraphie sans fil donne, de New-York à Paris, à quiconque, la communication intellectuelle.

On a le devoir, en 1903, de rappeler la prescience de feu Jules Allix ; on a le droit d'écrire qu'il fut un grand mathématicien, un étonnant philosophe.

M. A. GROMIER.

Boules en cristal pour médium (1).

(Extrait du volume. *Les Phénomènes Psychiques. Recherches. Observations. Méthodes* par J. MAXWELL.

La boule de cristal est, je crois, le procédé de choix : j'ai étudié avec quelque soin la vision dans le cristal, et bien que j'ai remarqué des différences, individuelles chez les sujets, je crois pouvoir dire que, d'une manière générale je suis arrivé, en ce qui concerne le processus opératoire, aux constatations suivantes :

La matière de l'objet n'est pas indifférente. Les boules en cristal de roche m'ont donné les meilleurs résultats. J'ai vu des personnes incapables d'avoir des visions dans le verre ordinaire, qui en obtenaient dans une petite boule de cristal naturel. Les objets en cristal de roche ont l'inconvénient d'être très coûteux.

Le verre ordinaire donne de très bons résultats, mais il faut éviter que la boule contienne des bulles d'air ou d'autres défauts. Il faut qu'elle soit aussi homogène que possible.

La forme de la boule peut-être sphérique ou ovoïde. Je crois que la forme elliptique est peut-être la meilleure, car elle permet d'éviter plus aisément les reflets.

La dimension de la boule est indifférente, mais je préfère les boules un peu grosses. J'ai cependant obtenu d'excellents résultats avec des boules d'un centimètre aussi bien qu'avec des boules de 6 à 7 centimètres de diamètre.

La boule peut être blanche, bleue, violette, jaunâtre, verte ; elle peut être opaline ou transparente, mais je crois que les meilleurs résultats s'obtiennent avec les boules blanches transparentes, les boules bleues et les boules couleur améthyste. Ces deux dernières fatiguent moins l'œil.

Pour regarder dans la boule, il faut la placer à l'abri de tout reflet, de façon qu'elle offre une teinte uniforme sans points brillants. Pour cela, on peut l'envelopper d'un foulard ou d'un velours foncé, ou la tenir dans le

(1) Prix des boules en cristal, de 5 fr. à 30 fr. selon la grosseur et la qualité. Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques.

creux de la main, ou même la tenir au bout des doigts, pourvu que les conditions indiquées plus haut soient remplies. L'objet doit être placé à la distance de la vision normale; le regard doit être porté non sur la surface de la boule, mais dans la boule elle-même : avec un peu d'habitude on y arrive aisément.

A PROPOS D'ANNA ROTHE

Nous lisons dans le *Spiritualisme moderne* d'août 1903, sous ce titre : FÉLICITATIONS, l'annonce suivante :

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs le mariage de M. le prof. C. Sellier, un des plus chauds défenseurs de Mme A. Rothe, avec la fille de cette dernière. La cérémonie, toute civile, a eu lieu le 20 août, à Berlin.

Nous envoyons aux nouveaux époux nos souhaits de bonheur les plus sincères. Puisse Mme Rothe trouver, dans l'union si honorable du dernier enfant qui lui reste, une compensation aux dures épreuves qui lui sont infligées.

UNE CRÈCHE SPIRITE

Madame et sœur en croyance,

Un appel se fait entendre aux spirites, je vous l'adresse ! Recevez cet appel, et agréez mes salutations respectueusement fraternelles.

A. DAYT, secrétaire-adjoint de la Fédération spirite lyonnaise,
rue Cl. Jos. Bonnet, 11, à Lyon.

APPEL

Une crèche spirite se forme ! Elle appelle tous les frères et sœurs spirites à donner leur obole à la fondation de cette œuvre qui a pour point de départ l'enfant au berceau, parce que les bienfaits du spiritisme s'étendent sur l'homme du berceau à la tombe !

Puisque sa devise est charité ! son principe fraternité ! sa force est la divine loi d'amour qui, en réglant ses actes de son premier jour à son dernier, lui fait atteindre son but : Dieu ! vers lequel l'homme ne va que par l'accomplissement du devoir.

Cette crèche est placée sous la protection de Dieu et du maître Allan Kardec ; asile ouvert à l'Enfance depuis l'âge de 15 jours jusqu'à 3 ans.

Sans distinction de culte et de nationalité.

Congrès international spiritualiste à Saint-Louis, Etats-Unis, en 1904.

204, Dartmouth Str. Boston, Mass. Et. U.

A la Direction de la *Revue Spirite*, Paris, France.

D'éminents spiritualistes de ce pays, surtout de Saint-Louis, ont agité la question d'ouvrir un Congrès international de spiritualistes pendant l'Expo-

sition de 1904 à Saint-Louis. L'Association nationale des Spiritualistes m'a chargé de consulter à cet égard les Spiritualistes étrangers. Voudriez-vous être assez aimable pour m'envoyer, sans retard, votre opinion sur le sujet et répondre brièvement aux questions suivantes :

1^o Croyez-vous utile et pratique d'avoir un Congrès spiritualiste à Saint-Louis, Mo, E. U. en 1904 ?

2^o Si vous le croyez, y viendra-t-il une délégation nombreuse de nos frères ?

3^o Vous sera-t-il possible d'y venir en personne et de décider d'autres personnes à venir ?

Naturellement, chacun supportera ses propres dépenses.

En vous remerciant d'avance de ce que vous me direz sur cet important sujet, et espérant de recevoir bientôt de vos nouvelles, je suis fraternellement votre

HARRISON D. BARRET,

Président de la Nationale Association spiritualiste d'Amérique.

Nous prions les lecteurs de la *Revue* de répondre directement à cet appel. Dans cette circonstance, chacun pouvant donner son appréciation et son adhésion.

NÉCROLOGIE

M. Hippolyte GARIMOND, ancien hautbois-solo du Théâtre-Italien, est décédé à la maison de retraite de La Rochefoucauld, le 9 septembre dernier, à l'âge de 83 ans ; il a été inhumé au cimetière du Père-Lachaise.

M. Garimond avait une physionomie simple, les mœurs modestes, mais une grande élévation de cœur ; c'était un honnête homme dans toute l'acceptation du mot, estimé de tous, un spirite convaincu qui, jusqu'à sa mort, a fait autour de lui une propagande sage et intelligente. Que notre bon souvenir aille le trouver dans l'au-delà et qu'il nous aide à supporter nos épreuves terrestres.

RHEA L'ONDINE

(Suite)

A cette époque, un changement assez brusque survint dans l'humeur de mon père et, pendant quelque temps, j'en ignorais la cause ; mais, comme ce changement parut d'abord favorable à sa santé, je m'en réjouis plutôt que de m'en attrister. — Je dois dire que depuis que Suzon s'occupait de tenir la maison en ordre, tout allait au contraire fort mal, et qu'il n'y avait aucune exactitude dans le service ; aussi je décidai, d'accord en cela avec ma femme de chambre, de remplacer Suzon. — J'en parlais à mon père qui pa-

rut non seulement contrarié de ma détermination, mais qui ajouta encore qu'il désirait que cette jeune fille restât chez nous, que si elle était incapable, il fallait lui adjoindre une autre personne... Je fus abasourdie de la réponse de mon père, aussi je me permis de lui faire une réflexion qui l'embarrassa fort ; mais il finit par me dire : « J'ai rêvé à ta mère plusieurs fois depuis que Suzon est chez nous et, chaque fois ta mère m'a dit : Garde cette enfant chez toi, Albert... Je le veux !... »

A ces paroles de mon père, mon cœur se serra, je jugeais bien que son cerveau s'affaiblissait !.. Je me promis de redoubler de soins ainsi que de tendresse ; mais de surveiller aussi les actions de mon père avec sollicitude afin d'éviter que les étrangers ne s'aperçussent pas qu'il avait des idées bizarres.

Quelques jours plus tard, la cuisinière me dit qu'elle avait trouvé une jeune fille pour remplacer Suzon. Cette nouvelle jeune fille avait servi plusieurs années chez une dame d'Orléans, que je connaissais bien, et les renseignements étaient excellents. — Je dus alors, à mon regret, répondre que mon père ne voulait pas voir autour de lui de nouvelles figures et que nous conserverions encore quelque temps Suzon. — La cuisinière parut contrariée de cette nouvelle détermination, bien qu'elle ne se permit aucune objection à ce sujet.

Mon père était chaque jour, de moins en moins mélancolique et, même, il lui arrivait parfois de paraître joyeux. — Je m'étonnais de ce changement dans l'humeur de mon père, changement tout à fait incompréhensible pour moi. Un soir après le dîner, nous étions au commencement de l'automne, mon père me pria de me mettre au piano et lui-même, prenant son violon, qu'il n'avait pas touché depuis la mort de ma pauvre mère, il me dit : « Faisons un peu de musique, mon Adrienne, les morts l'aiment beaucoup et je suis persuadé que ta mère accourra près de nous, en entendant un de ses airs favoris.

Hélas ! pensai-je, combien un profond chagrin trouble l'intelligence de mon pauvre père ! N'importe, laissons-lui cette douce illusion !... Et j'ouvris le piano après avoir fermé les deux portes qui donnaient sur le vestibule et je baissais même les portières, afin que les sons n'arrivassent que bien affaiblis au dehors.

Aux premiers accords, une des portières fut soulevée et Suzon apparut. Je ne l'avais pas même entendu ouvrir la porte.

— Je ne vous ai pas sonné, m'écriai-je, pourquoi vous permettez-vous d'entrer !

-- Je t'en prie, Adrienne, n'ajoute pas un mot de plus, dit mon père tout pâle et en s'avancant vivement au-devant de la jeune fille ; puis la prenant par la main, il la guida doucement vers un grand fauteuil, dans lequel il la força de s'asseoir.

Je sentais la colère m'envahir et je quittais déjà mon piano, décidée, malgré l'inconcevable bonté de mon père pour cette servante, à la chasser, non

seulement du salon, mais de la maison, où son audace dépassait les bornes de la patience que je pouvais avoir pour les fantaisies d'un malade. J'allais prendre Suzon par le bras, quand mon père, les larmes aux yeux, s'interposa entre elle et moi.

— Adrienne, je t'en conjure, respecte mon désir ; laisse Suzon sur ce fauteuil... tu vas comprendre tout à l'heure... Je ne puis t'expliquer ce que je ne comprends pas très bien moi-même... C'est précisément la musique qui va la faire venir...

— Elle ne va pas venir ; elle est là, répondis-je avec humeur, et désignant du doigt l'impertinente créature, qui me regardait de ses yeux gris immobiles et bêtes, et comme frappée de stupeur.

— Je te dis, ma fille, que tout va bien ainsi... Je le savais, du reste, elle va enfin venir...

— Mais qui donc va venir, dis-je enfin, impatientée ?

— Ta mère, me répondit tout bas mon père, en appuyant mollement la tête de Suzon sur le dossier du fauteuil ; puis après, il éteignit les bougies du piano, baissant ensuite la lumière de la lampe à son minimum. Il reprit alors son violon et me dit :

— Remets-toi au piano, Adrienne, et sans nous occuper de la dormeuse, (car elle dort à présent) regarde ; en effet, Suzon avait les yeux fermés, ses jambes s'étaient raidies et son buste s'était affaissé dans le fauteuil, tandis que, de ses deux mains crispées, elle ramenait sur elle une portion du rideau auprès duquel était son fauteuil !

— Cette fille est somnambule, tu aurais dû me le dire, mon père, je t'aurais alors prié de ne pas me faire assister à ce spectacle, à ces simulations plus ou moins conscientes.

— Je n'agis que d'après les conseils de ta pauvre mère, chère enfant, me dit tristement mon père, cède à mes désirs ; je ne suis pas aussi fou que tu parais le craindre.

Et je vis de grosses larmes rouler sur les joues de ce bon père. Je me jetais dans ses bras, regrettant la peine que je venais de lui faire et, bien résolue, à l'avenir, de me prêter à tous ses caprices jusqu'au bout, mais me promettant aussi de consulter en particulier notre vieux docteur sur les bizarres fantaisies de mon père.

— Jouons, me dit-il, le morceau déjà commencé, tu le sais de mémoire, il est donc indifférent que le piano ne soit pas éclairé pour la lecture de la musique.

J'acquiesçai d'un mouvement de tête, mais voilà que le cahier de musique se ferma tout seul, pour se rouvrir immédiatement dix pages plus loin.

Très surprise de ce fait, je reculai mon tabouret, mon père était derrière moi et Suzon n'avait pas remué de son fauteuil ! Qui donc avait ainsi fermé et ouvert instantanément le cahier de musique.

Mon père souriait... C'est elle, assurément, dit-il, elle préfère ce morceau

à l'autre, puisqu'elle nous le désigne... Jouons vite, ajouta-t-il, les yeux brillants d'une flamme étrange.

Bien émue, je l'avoue, et même un peu effrayée, je jouai quand même les premières phrases de la vieille chanson allemande, que mon père accompagna de son instrument et se mit à chanter.

Bientôt un souffle mystérieux éteignit complètement la lampe posée derrière nous, dans l'angle le plus éloigné de la pièce où nous nous trouvions. Je jetai un cri...

— Ne l'effraye pas, Adrienne, continue, continue à jouer... elle est là; je la sens la bien-aimée!... Tu vas la voir peut-être, sois courageuse, ma fille!...

Malgré les encouragements de mon père, j'étais fort peu rassurée. Je regrettais déjà de m'être prêtée à sa folie. Cette obscurité provoquée par une force mystérieuse me semblait de mauvais augure, je me mis à soupçonner Suzon d'avoir usé de quelque stratagème, disons le mot, d'un *truc* pour nous tromper, et je me jurai à moi-même que pareille scène, ne se renouvellerait plus. Satisfaite de ma résolution bien arrêtée d'en finir avec ce que je jugeais en bonne catholique, n'être que jongleries, ou peut-être même œuvre *diabolique*, je fis le signe de la croix et me remis à toucher du piano; mon jeu était très mauvais, car j'éprouvais un tremblement nerveux assez prononcé.

A ce moment, quelque chose de doux, d'impalpable, me frôla l'épaule; je sentis alors un parfum de violette, celui dont ma mère usait uniquement; ensuite une petite main ayant la chaleur de la vie me toucha les cheveux, lissant à plusieurs reprises mes bandeaux. Cette main ne pouvait être celle de mon père qui continuait à jouer du violon... Quant à Suzon, elle aurait fait du bruit pour parcourir l'espace compris entre le fauteuil où elle s'était endormie et le piano; d'ailleurs, sa large main aux doigts courts n'aurait pu produire ce doux et léger contact, le bruit de plusieurs baisers reçus et rendus attira mon attention, d'autant plus que le violon cessa de se faire entendre.

— Père, père, m'écriai-je tout apeurée pour tout de bon cette fois, où es-tu? Parle-moi...

Et, dans l'obscurité, je tachais de rejoindre mon père...

Au même instant, une forme moins vaporeuse que celle qui, un instant auparavant, m'avait frôlée, me serra dans ses bras, en me donnant un chaud baiser sur les lèvres.

(A suivre).

M. A. B.

Le Gérant : P. LEYMARIE.